

Nicolas SYLVAIN

L'AMOUR ALCHEMISTE

No comment!



Cœur, corps et âme

Proses diverses & poésies & 34 photographies



La Saône près de St-Symphorien-sur-Saône (Côte d'Or)

J'ai lu "L'Amour alchimiste-no comment!" avec attention et me suis dit que c'était la moindre des choses que de vous faire part de mon sentiment, étant une fan régulière et attachée !

Je crois que ce qui m'a le plus frappée dans ce recueil - peut-être était-ce déjà présent dans les précédents, mais mon esprit n'y a pas prêté attention - c'est la disparité des sentiments qui transparaissent dans chaque écrit. Et c'est ce qui vous ressemble d'ailleurs, même si j'ai découvert certains traits par mails et non durant mon passage au Clos-Morlot.

*Il y a le fil conducteur, ce qui semble le plus vous inspirer en ce moment, l'amour, le fort sentiment de paternalisme, notamment pour Noujeiba, * mais aussi certaines femmes et filles en général. Puis les revendications, les emportements contre certains types de personnes ! Je ne vous ai jamais vu en parler de vis-à-vis, mais par*

contre j'ai déjà ressenti cette amertume par écrit, contre certains responsables de X... par exemple. Et en parallèle de tout ça, une certaine fragilité, non pas forcément peur, mais sensation que vous êtes attentif à tout, tout en sachant que la mort ou bien d'autres événements pourraient entacher les instants présents. Ces différents traits de caractère semblent non pas rivaliser mais se compléter dans ce recueil, au grand plaisir des lecteurs qui y trouvent une vraie personnalité.

Ça me fait plaisir que vous continuiez à écrire, je craignais de ne voir trop souvent une date assez éloignée, inscrite en bas des poèmes, mais au vocabulaire et au contenu de certains non datés, je soupçonne une inspiration récente. "Bonne Continuation !" est de mise, même si je ne doute pas du "bonne" ! Affectueusement !

Céline NGUYEN

La « **Lettre à Noujeiba » est désormais publiée dans « Cœur sans Frontière ».*

DIJON

*Dieu-Créateur est aussi créateur des rondeurs...
Et pour vomir la vue d'un joli sein il n'est que Pharisiens.*

Honte à moi honte au Comtois
De ne jamais avoir écrit la moindre ligne
pour Dijon !
Le gros remord du lourd péché s'en vient de me tomber dessus
-et sur l'heure-
Alors que sous un ciel d'orage caniculaire
Je m'en allais pataud pensif à mes emplettes
domestiques.
Et tout fusa en jets discontinus
d'érotisme impromptu.
La Fée Divia
(des bus de la Ville)
Me vit frôler par une par deux par trois
étudiantes
Aux seins que je révère, que je vénère
d'une dévotion gonflée
non vénale.

Des seins de brunes, des seins de blondes, des seins de rousses
Fermes, gros, fiers et ronds

tout au bord de corsages tendus vibrants ;

Soutien-gorge réduits à la plus simple
tentation.

En tous les cas très bas puisque découvrant un bon tiers
de la chair onctueuse
bronzée, laiteuse ou basanée

De ces gros et beaux seins tout impatients
de bondir et de s'offrir

Aux lèvres mâles et goulues
aptés à les faire rugir.

De ces seins de filles qui pensent à autre chose.

Des seins nubiles quoique majeurs,
Des seins déjà visités, abusés
par des tentatives de puceaux,

Des seins déjà, ça je le souhaite,
repus encore du souvenir

D'expertes et de récentes caresses
Prodiguées par des mâles chevronnés.

C'est deux, c'est trois, c'est quatre filles

Que je vis monter dans le bus ;

Des filles de dix-huit à vingt ans.

Des seins de dix-huit à vingt ans,

Des seins entre désirs et souvenirs d'assouvissement.

Des filles avec des yeux qui pensent à autre chose,

Semblant ne pas songer au génie érotique
Qui gonfle leur poitrine
Et qui harponne sans bruit tous les regards des mâles.

Dijon la ville aux filles aux jolis seins !

Toutefois

ne nous y trompons pas :

L'affolant réalisme

des beaux seins dijonnais

-découverte éoustillante-

Ne se révèle pas être l'apanage

des filles de dix-huit à vingt ans.

Quittant le bus, très alléché je rencontraï bien d'autres seins :

Seins de trente ans, de quarante ans

Et des seins de la cinquantaine

tout tendus, lisses et dardés

A n'y plus rien comprendre

à la logique de l'âge et des générations...

D'ailleurs je ne tiens pas vraiment à chercher à comprendre

Pourquoi des seins de cinquante ans sont aussi alléchants

que des seins de vingt ans.

Des seins d'ici, des seins de là, des seins d'ailleurs :

Ah ! Diantre mes seigneurs c'est le bonheur qui cogne

A Dijon la ville aux femmes aux jolis seins !



Dijon, place Darcy (la Porte Guillaume)

LETTRE À MES LECTRICES ET À MES LECTEURS.

Je vous écris cette lettre depuis ce que j'ai nommé, en 1996, mon « *Petit Paradis* » - les environs sur monts au-dessus de la ville de Poligny (Jura) dans lesquels j'aime périodiquement à vivre en exil sabbatique pour quelques jours, une semaine, quelques mois . De 1996 à 1999, j'avais coutume d'y passer une petite semaine, principalement à l'Hôtel de Paris de la rue Travot, mais aussi une fois pour Noël au Nouvel Hôtel qui a fermé depuis. De ces quatre séjours est née une petite publication agrémentée de photos : « *Mater castissima* » épuisée pour ce qui est de sa version papier. Mais pourquoi les environs immédiats de cette petite ville au bas du Premier plateau de la Petite Montagne jurassienne ont-ils fini par m'envoûter ? Déjà pour le souvenir des années de 6^{ème} et 5^{ème} classiques passées au Petit Séminaire Notre-Dame de Vaux-sur-Poligny, aujourd'hui rebaptisé « *Prieuré Notre-Dame de Vaux* » mais désaffecté, à la grande désolation de l'évêché de Saint-Claude recherchant un acquéreur aisé. Je

suis des nombreux anciens – les Vauxriens – regrettant à juste titre un certain âge d'or de l'enseignement catholique de tradition de ce haut-lieu. Puis d'autres pages de ma vie furent imprimées, avec des encres et des phrases et phases inégales, avec des hauts et des bas. Jusqu'en septembre 1987 ou un soir, avant de m'endormir, une brassée de souvenirs de Vaux me submergea tellement que je crus rêver. Pourtant, bien éveillé, je me voyais devant la chapelle, le matin d'un dimanche de printemps très ensoleillé, parmi des camarades. Une fraction de seconde je perçus même comme des sons et des odeurs de cette époque et de ce lieu... Encore d'autres pages d'années tournèrent dans la grisaille, jusqu'à ce dimanche 21 octobre 1991, où par un concours de circonstances absolument pas prémédité, je me retrouvai, en compagnie de mon amie de l'époque, à la collégiale Saint-Hippolyte de Poligny où le maître Michel Chapuis donnait un récital couronnant la dernière restauration de l'orgue cisélé en 1859 par Aristide Cavaillé-Coll... Encore d'autres pages sans grande saveur jusqu'à, donc, les années 1996 à 1999. Et puis, comme un grand silence artistique et spirituel de plus de onze années...Le plongeon dans la vie du monde et de la frénésie laborieuse et robotique avec, toutefois, l'avertissement jeté par le malaise cardiaque du mercredi 25 avril 2004. Jusqu'à la révolution de juin 2010 où je décide une première cassure nette de deux semaines et deux mois pour, entre autres bonnes résolutions, venir m'installer partiellement à Poligny, en arrêtant de m'y réfugier toutes les fins de semaine et autres jours fériés ou chômés pour diverses raisons péremptoires. Mon intuition, toutefois, me dictait que cette parenthèse ne pouvait être que provisoire et ne serait qu'une gare de triage, un bassin de décantation ainsi qu'un enterrement de première classe du passé négatif ; préludes à

d'autres partances. A l'heure à laquelle je vous écris, ce 7 janvier 2012, je poursuis le passage au crible de tout ce à quoi je puis encore tenir et tout ce que je dois brûler pour toujours ; aidé en cela par les signes au quotidien qui se multiplient, principalement en me barrant des chemins dont j'avais envisagé l'exploration. Idem pour tous ces gens auxquels je vouais une prime dévotion et qui, par leur silence, leur mépris, voire leurs médisances et leurs injures, me rendent un service inestimable en me portant à faucher plus radicalement tout ce qui maintient, comme sous perfusion, un passé sclérosant, l'hypocrisie avec pignon sur rue, la notabilité usurpée, la culture et la religion de mort. Me reste donc encore à paufiner la rupture en tranchant, vidé de toute nostalgie de ce passé morbide, les quelques liens me rabaissant toujours à cette longue existence hésitante et sans évolution notoire. Pour justifier mon attitude de désapprobation comme de rejet d'une tranche très artificielle de ma vie, c'est largement que je vous citerai le chapitre d'un livre dont je fais la publicité en mentionnant le prix, du reste modique :

« Ecoutez l'hémisphère droit de votre cerveau

Il y a une présence invisible et intuitive qui ne vous quitte jamais. J'imagine cette présence comme une petite créature frondeuse, assise sur votre épaule droite, qui vous rappelle à l'ordre lorsque vous avez perdu de vue votre but. Cette petite créature est votre propre mort, qui vous pousse à réaliser ce pourquoi vous êtes venu sur cette terre, parce que vous n'avez qu'un certain

nombre de jours pour y arriver et ensuite votre corps quittera cette vie. Votre compagnon invisible vous talonnera lorsque vous passerez encore une journée à faire ce que quelqu'un d'autre a dicté, si cela ne fait pas partie de votre passion dans la vie.

Vous saurez probablement toujours si vous êtes en train de dévier de votre route, à cause de votre sentiment de frustration. Il se peut que cela ne vous fasse pas agir pourtant, parce que l'hémisphère gauche de votre cerveau n'aura pas assez de courage pour faire ce que lui commande l'hémisphère droit, qui sait, lui, quel est votre désir.

Votre voix intérieure intuitive vous exhorte constamment à jouer cette musique que vous entendez afin que vous ne mouriez pas sans l'avoir jouée. Mais l'hémisphère gauche de votre cerveau dit *‘ Minute. Attention, ne prends pas de risques, tu pourrais échouer, tu pourrais décevoir tous ceux qui ont une autre façon de voir ce que tu devrais faire. ’* Alors, votre compagnon invisible (votre mort) parle encore plus fort. Et de plus en plus fort, pour essayer de vous faire poursuivre votre rêve.

Si vous écoutez exclusivement l'hémisphère gauche de votre cerveau, vous finirez par devenir un simulateur, ou pire encore, un de ces banlieusards qui fait un long trajet journalier entre sa résidence et son lieu de travail – vous vous lèverez tous les matins pour vous joindre au troupeau, vous irez faire ce travail qui vous permet de rapporter de l'argent et de payer les factures ; et vous

vous lèverez le lendemain et vous referez également tout ça encore une fois, comme le dit une chanson bien connue. Entretemps, votre musique intérieure faiblit de plus en plus jusqu'à devenir inaudible. Mais votre compagnon constant et invisible entend toujours cette musique et continue à vous taper sur l'épaule.

Les tentatives qu'il fait pour attirer votre attention peuvent prendre la forme d'un ulcère, ou d'un incendie pour détruire votre résistance, ou bien vous serez renvoyé d'un emploi qui vous étouffe, ou encore un accident vous mettra sur les genoux. En règle générale, ces accidents, ces maladies, et toutes ces formes de malchance finiront par attirer votre attention, mais pas toujours. Certaines personnes finissent comme Ivan Ilyich, ce personnage de Tostoï, qui s'angoissait sur son lit de mort, et disait : « *Et si toute ma vie avait été une erreur ?* » Je dois dire qu'il s'agit là d'une scène épouvantable.

Vous n'êtes pas obligé de choisir ce destin. Ecoutez votre compagnon invisible, exprimer la musique que vous entendez, et ignorez ce que tout le monde autour de vous pense que vous devriez faire. Comme l'a dit Henry David Thoreau : « *Si un homme ne peut pas emboîter le pas à ses compagnons, c'est peut-être parce qu'il entend un joueur de tambour différent. Laissez-le marcher au pas de la musique qu'il entend, qu'elle soit lente ou lointaine.* »

Soyez prêt à accepter que les autres vous perçoivent même comme un traître s'il le faut, pourvu que vous ne

trahissiez pas votre propre musique intérieure, votre but. Ecoutez votre musique, et faites ce que vous savez que vous devez faire pour vous sentir bien dans votre peau, pour ressentir la plénitude et pour sentir que vous réalisez votre destin. Vous ne serez jamais en paix si vous ne jouez pas cette musique pour exprimer qui vous êtes. Faites savoir au monde pour quelle raison vous êtes ici, et faites-le avec passion. »

Dr Wayn W. Dyer – Les Dix Secrets du Succès et de la Paix intérieure – J’ai Lu Aventure Secrète n° 7380. 151 pages – 3,70 €

Je vous écris cette lettre, mais je ne suis pas un écrivain ; déjà pour la raison viscérale que je suis allergique aux étiquettes, et parce que j’ai choisi le terme « *auteur* » (nonobstant le fait que je mesure 1,83 m.) Simenon était un écrivain, un grand même un immense écrivain. La vérité, Chère amie, cher lecteur, est que l’édition a toujours prévalu pour moi sur l’écriture. Et durant l’époque où je m’adonnais à l’édition associative, Pierre Seghers m’avait confié que j’avais l’étoffe d’un grand éditeur. Mais voici : chacun sait que l’édition est vraiment la porte étroite – cent fois plus maintenant qu’en 1980 car internet a donné naissance au livre numérique (ebook). La littérature étant pour moi un moyen de – vraie – communication, j’entends ne pas la mettre qu’à mon service mais au vôtre. Aussi vais-je m’employer désormais à largement vous communiquer des informations pour la vie et pour l’âme – pour votre vie et pour

vosre âme. Ainsi serai-je enclin à citer des ouvrages dont je ferai la publicité, puisque indiquant les coordonnées et les prix auxquels on peut se les procurer. Vraiment, j'aime ce terme « *auteur* » ; on peut être l'auteur d'un roman, mais aussi d'une bande dessinée, comme d'une recette de cuisine, d'une bonne blague ou d'un canular. Je préfère donc ce mot : auteur. Enfin, premier fidèle du CAMN – Cercle des Architectes du Monde Nouveau – je ne vends plus aucun de mes livres. Ce présent « **Amour alchimiste-no comment!** » est lisible gratuitement sur mon site allemand : www.nicolas-sylvain.jimdo.com idem pour « **Cœur sans Frontière** » Quant à « **Mater castissima** » elle sera prochainement revue, augmentée, en version numérique – mais tous les exemplaires restant de la seconde édition papier ont été par moi offerts aux maisons de la Presse de Poligny, à l'Office du Tourisme, aux Monastères des Clarisses et des Sœurs du Saint-Esprit, à la Librairie polinoise, ou bien déposés sur la table d'information des églises de Poligny, Barretaine et Chamole.

Bien qu'il soit hors de question de m'étaler quant à ma personne et de me complaire dans le nombrilisme, il me faut toutefois répondre aux maintes questions et réflexions qui m'ont été faites ces derniers mois : « *vous n'êtes pas comme les autres* », « *vous ne faites pas comme les autres* », « *mais enfin : qui êtes-vous ?* ». D'ailleurs, chère Amie et cher Lecteur, je vous exhorte à vous poser la question pour vous-mêmes, tant il est indispensable d'apprendre à se connaître pour se conduire à l'aise dans la jungle de la vie quotidienne. Comment suis-je ? : énigmatique. Qui suis-je ? : un ermite extraverti... Ermite parce que je me complais dans le silence, la réflexion, la méditation, la contemplation, la prière, la lecture ; je me suffi à moi-même car je vis sous la présence du Divin. Extraverti car je fais savoir que je suis disponible pour l'écoute. Je suis donc un ermite qui ne vous

téléphonera pas, qui ne vous écrira pas, qui n'ira pas sonner à votre porte, mais un communicatif qui répondra lorsque vous lui téléphonerez, ou lui écrirez ou frapperez à sa porte. Cette présentation étant générale, je vous apporte quelques précisions découlant d'une étude numérologique qui m'est parvenue tantôt. La numérologie n'est pas une diablerie mais découle de force observations comparatives.

Nombre intime : 3

Je sais communiquer et charmer mon entourage. Intelligence, agilité mentale et légendaire sens de l'adaptation. J'ai besoin de m'exprimer. Mentalité d'artiste et curieux de tout. Certain peuvent penser que je suis un adolescent qui n'a pas grandi, ce qui me flatte en expliquant mon enthousiasme qui ne s'altère pas le long du chemin du temps. J'ai de nombreuses relations et de nombreux amis, le plus souvent cachés, tant il m'est facile de nouer des contacts. L'on peu toutefois me juger superficiel dans certaine relations. J'aime les voyages et que les choses bougent. Ce qui ne m'empêche pas de stagner longtemps pour préparer une fuite décisive ou bien une évolution – voire une révolution. Mon côté artiste ne m'empêche pas d'attacher de l'importance à ma position sociale et à celle des autres.

Nombre d'expression : 7

Je recherche à l'intérieur de moi-même les ressources pour m'exprimer. Je ne me complais pas dans les appareils et les mondanités. Je leur préfère la méditation et l'isolement pour mieux réfléchir – une des raisons pour lesquelles j'estime ne m'ennuyer jamais. J'ai toujours besoin de recul pour être parfaitement en phase avec le monde. L'on me conseille également d'opter pour un travail à domicile – l'une des raisons pour lesquelles j'ai fondé le Scribe de Grimont, c'est une toile de fond, elle deviendra opérationnelle le moment voulu. Je ne suis pas un mouton de Panurge et répugne à suivre la masse ; d'où la création et l'emploi que je fais des mots tels que « *zombis touffus* », « *morts-vivants* », « *dindes enrubannées* » et « *peigne-cul à plancher bas* »...Sans parler de la « *robotique* » visant la « communication » procédurière de certaines entreprises irréalistes, ringardes et staliniennes. J'aime exploiter de nouvelles voies, de nouveaux horizons. Pas vraiment démonstratif en amour – sauf pour les câlins – je préfère la complicité à l'amour fou et passionnel.

Nombre de vie : 5

Le chemin de la liberté tous asimuts. Voyages, rencontres, sensations fortes, aventures, d'où certaines difficultés à m'attacher à quelque chose ou à quelqu'un. Vie placée sous le signe de l'inattendu, du hasard (qui n'existe pas puisque signe du Divin), des transformations subites ; et ce, dans tous les domaines. Peut-être est-ce mon ascendant astral au Scorpion qui me fait manier la grande faux (le mourir pour renaître) ?

Lors, donc, Chère Amie et Cher Lecteur : vive la (vraie) Communication et sus aux chacals vampires de toutes les libertés légitimes et du devoir que nous avons de nous réaliser pleinement !



Chamole (Jura)

I AM UNDER ARREST...

*Au Prince des Poètes Mohamed Selmi
alias d'Anselme.*

**Des pages de l'Imitation de Jésus-Christ ;
Un CD de Serge Gainsbourg ;
Un roman de Georges Simenon ;
Rencontre des neuf heures station Hugues III pour le bus 4
Contre les yeux de Samantha
-étudiante en musique au Conservatoire de Dijon-
Simple routine pour moi qui colle
Illico au col des girls
Students – bien évidemment ;
Mais sans bander car il fait froid ce matin 7 de Mars ;
Samantha est longue et fine un peu châtaine
Au-dessus d'une maxi-jupe noire et fripée ;
C'est mon dimanche matin :
Troisième Dimanche de Carême.
I am under arrest
A voir ce qu'autrui ne saurait voir.**

I am under arrest

Avec mon alchimie traitant les laideurs polymorphes.

I am under arrest

Pour câliner les belles petites nouvellement majeures
Qui ne demandent pas mieux.

I am under arrest

Pour entrevoir le lendemain des autres.

I am under arrest

Pour m'être dédomestiqué.

I am under arrest

Pour apprécier ma compagnie.

I am under arrest

Pour vomir sur les étiquettes.

I am under arrest

Pour brocarder le *cubénisme* qui tuerait Dieu à petit feu
si Dieu n'était pas Dieu.

I am under arrest

Pour placer le Coran près de la Bible.

I am under arrest

Pour composer des pages érotiques et torrides
en ressasant les seins les cuisses
de cette belle extra-européenne (*no comment!*).

I am under arrest

Pour manger de la viande halal.

I am under arrest

Pour ne pas bander que français.

I am under arrest

Pour ne plus rimaitter sous les lambris
des écrivillons
régionalo-fascho-cireux.

I am under arrest

Pour pisser sur les photographies des nouveaux dictateurs
du Nouvel Ordre Mondialiste,
et de ses pantins décorés,
et de ses mémères médaillées.

I am under arrest

Pour ne plus défilier avec les imbéciles heureux
qui sont nés quelque part.

I am under arrest

Pour ne plus tapiner aux asexués salons du livre.

I am under arrest

Pour ne plus m'étaler entre les feuilles de choux aseptisées
Des canards départementalo-régionalo
et nationalo racistes.

I am under arrest

Pour m'étirer en liberté sur les couchettes de l'Internet
Douillettes et nanties de minettes qui câlinent les poètes.

I am under arrest

Pour pratiquer l'ebook et manifester sur la toile.

I am under arrest

Inconnu des connards du cru
Mais communiant au vaste Monde.

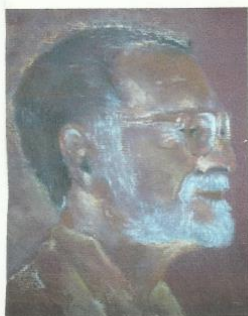
I am under arrest

Pour être fier de la vraie France

-momentanément frappée d'éclipse.
I am under arrest
A vouloir épouser une fille arabe
Beaucoup plus jeune que moi.
I am under arrest
A faire sans mal de la musique avec les mots.
I am under arrest
A vivre en vie au loin des morts-vivants
de l'esprit, du cœur, de l'âme
Et du reste...

Mohamed SELMI (d'ANSELME)

Tunis



à mon frère Mokhtar =
Albert - Marie Guye

مختار أليزي

CLAIRE AVANT TOUT

« *Claire avant tout !* »

Par là j'entends

Claire modelant son quotidien

Sans être malaxée par la trivialité des coudées machinales :

tous ces fâcheux, ces faux semblables

qui nous sont différents...

Claire évoluant très pure au milieu des allées bestiales

des mâles au sexe de chien dont les regards liquides

Polluent

là dans les bus, au long des cours et des trottoirs

Et dans tous les endroits publics.

Claire n'est pas faite pour les recoins vulgaires.

L'azur impromptu de ses yeux

Aspire aux vastes étendues où libre

son cœur pourra se déployer.

N'encagez pas la petite lionne !

(D'ailleurs je ne crois pas qu'elle se laisserait encager).

Cela dit je suis disponible et nanti pour la chasse
contre les chasseurs de petites lionnes...
Claire d'ailleurs doit s'en douter.

« *Claire avant tout !* »

Ça, c'est pour moi :

Qu'aurais-je à battre incontinent les continents du monde entier
-afin d'y conquérir l'ineffable égérie-

Alors qu'à deux portées de portes
je sais que dort une petite lionne ?

Et si tout grand j'ouvre mes yeux de paresseux
Me saute au cœur un éclat d'yeux
-tout bleu-

A me faire rugir de la plume
et à me faire devenir lion...

« *Claire avant tout !* »

Aussi

parce qu'il me paraît la pressentir
Anticonformiste.

Cette lionne

-me semble-t-il-

N'en finira pas de croquer les barreaux

Que vous pourrez insolemment tenter de dresser autour d'elle.

Cette lionne

est de la crinière

D'une Alexandra David-Neel

(vous savez celle qui a dit :

« le mariage ?

Un grand jardin,

Une allée au milieu,

Chacun sa case !...)

Alors

pas de souci particulier

Quant à la préservation

de la liberté de la Lionne.

C'est pas demain la veille que le premier gros mal déniaisé venu

l'attachera dans le mariage et ses casseroles et ses torchons !

« Claire avant tout ! »

C'est aussi pour moi d'en faire si elle le veut

ma légataire universelle.

(Oh ! pour l'instant je ne paie pas encore l'impôt
sur les grandes fortunes).

Non, je voulais dire

ma légataire universelle

Littéraire.

Je puis être bon conseiller si je veux bien me réveiller.

« Claire avant tout ! »

Bien :

Ce sera tout pour aujourd'hui

pour cette nuit devrais-je écrire.

Oh :

mais nous sommes le vendredi 13

vendredi jour de Vénus

Avec le treize, arcane de la transformation.

Cela précisé

tout-à-fait incidemment.

Dijon, Vendredi 13 Mai 2005.

VAUX-SUR-POLIGNY :

aventure sentimentale différée...



***Oh ! Mes sœurs : l'ermite de Poligny
avec son appareil photo...***



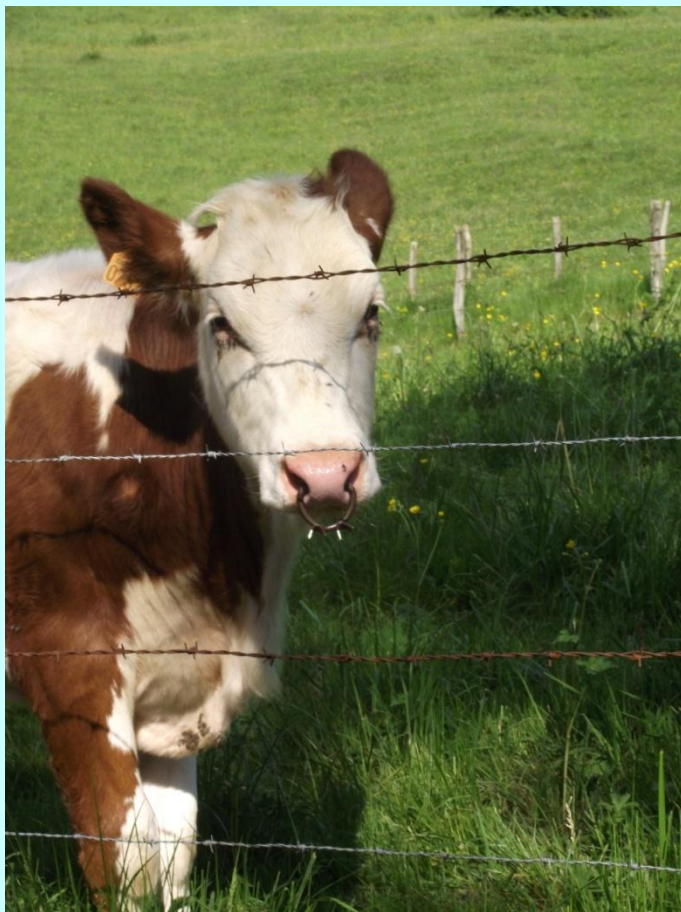
On rapplique !...



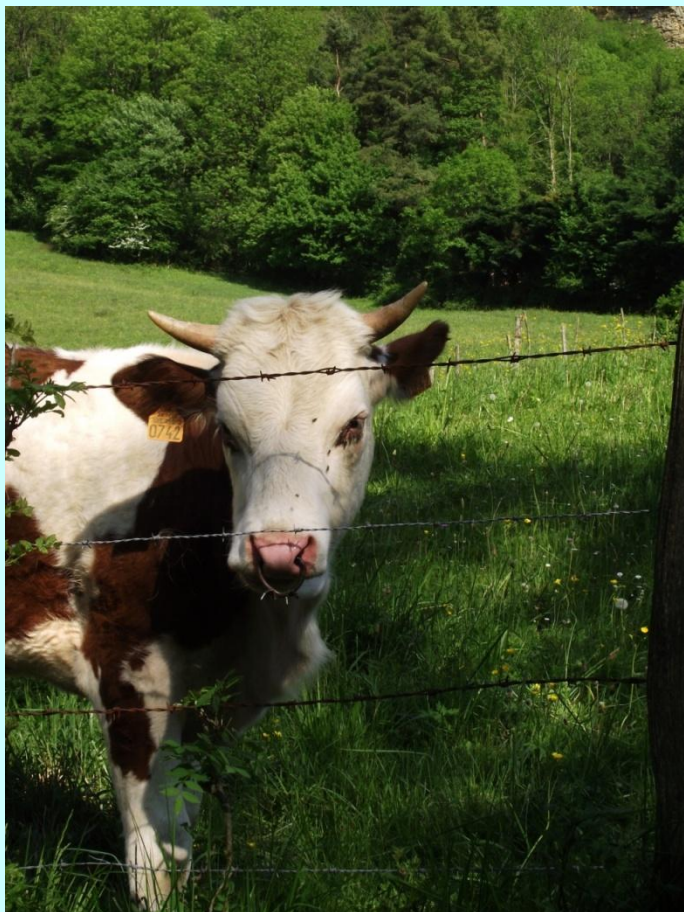
***Désolée !...Qu'est-ce qu'elle est bonne la bière de
l'ENILBIO...mais alors...***



Ouf !...Ça va mieux !



Fais-moi un câlin !



***Pourquoi tu veux pas ? T'es pourtant bien du
signe du Taureau !...***



...Tant pis pour cette fois mais je crois que notre suggestion qu'il ouvre une branche vétérinaire à son cabinet de calinothérapeute n'est pas tombée à côté du seau...



**Chez « Mama », à Champdivers (Jura)
(Avril 2008)**

CHEZ LE VÉTÉRINAIRE.

Le patient : docteur Amélie, j'ai une fièvre de cheval...

Le docteur Amélie : votre visite m'étonne mais, après tout, le vétérinaire soigne les chevaux ; je vais vous faire une ordonnance.

Le patient : docteur Amélie, également, je voudrais dormir comme un loir...

Le docteur Amélie : oui, le vétérinaire soigne aussi les loirs ; je vais vous prescrire un médicament.

Le patient : docteur Amélie, et puis, je voudrais être rusé comme un renard...

Le docteur Amélie : bien sûr, le vétérinaire peut soigner les renards ; je vais vous prescrire un médicament.

Le patient : et puis, docteur Amélie, surtout – comment vous dire ça – je voudrais...bander comme un cerf !

Le docteur Amélie : alors là, pas besoin de médicament : prenez-moi dans vos bras !

DÉDICACE

Pour Adam et sa femme,

Pomme,

Toujours à lui pendue.

PHARMACOPÉE D'AMOUR

**Mon bel amour d'orange amère,
Mon amanite phallique non phalloïde,
Mon infusion rabique,
Mon julep aphrodisiaque,
Ma codéine en cotillon,
Mon sulfogaïacol en nage :
Entre-ouvre-moi ton officine !**

TON ÉPHÉMÈRE BEAUTÉ

J'aime quand tu es belle.

Il est 22 h 35 minutes et tu es belle.

Mais le temps passe

Hélas !

Et à 22 h 40 minutes :

Il est déjà trop tard...

PETITE SŒUR EN LETTRES

(La Jeune fille sur le seuil, Florica, 1983)

Comme une énamourée servante

L'œil de la chandelle m'enlace

De ses longs cils d'or qu'elle trace.

Mélancolique, ma pensée

S'esquive loin de mon bureau.

Le soir endeuille la journée,

L'aspire dans son noir berceau,

Et je veille au creux de mes rêves.

O ! Dis viens clarifier la nuit
Qui feule dehors comme un loup ;
Qui veut déchiqueter ma vie.
O ! Viens lui apporter la proue
De la nacelle de tes bras,
L'aube de ton regard candide.
Sans fièvre, anémié mon cœur bat,
Horloge dans la maison vide

Et je veille au creux de mes rêves.

Je pénètre ta poésie
Un peu comme on prend, ébloui,
La bouche d'une fille affable.
Mais dis-moi l'accent de tes lèvres,
La fascination de tes yeux ;
Je ne les vois pas, douce orfèvre,
Dedans tes sonnets amoureux,

Et je veille au creux de tes rêves.

Tu contes les lys et la rose,

Le lilas et l'or de Golconde.

Tu fais rimer avec morose

La reine des fleurs et sur l'onde

Tu es captée, frisson d'azur,

Par une valse solitaire.

Tu ne prends pas villégiature

Dans mon cœur polynucléaire,

Et je veille au creux de tes rêves.

Tu vas donner au mois de mai

Ton petit cœur embourgeoisé.

Je voudrais t'offrir un bouquet

Or je suis tout désespéré :

J'ai bien quelques fleurs dans ma chambre,

Mais ce sont des cartes postales,
De frêles pensées bleues et ambre
Sans brise mouvant leurs pétales,

Et je veille au creux de mes rêves.

J'irai dans mes prés, mes forêts,
Sur mes sentiers de Côte d'Or,
A mon étang de Samerey.

Oh : j'irai bien plus loin encore
A force d'inlassables pas.

J'irai pour recenser les fleurs.

Mais comme tu n'y seras pas
J'irai, Don Quichotte songeur,

Y veiller au creux de mes rêves.

PRINTEMPS

**Elle arpent ses quinze ans
Et tend son buste nubile
Aux regards vairons des gens
sur le gril.**

**Une gerbe d'or frisé
Occulte ses seins fatals,
Moisson, chevelure ailée
et Vestale.**

**Lequel des garçons, là-bas,
L'envie gonflée contre l'aine,
Rageur, déflorera la
lycéenne ?**

(Troisième Ordre de Poésie, Florica, 1983)

AUX URGENCES

Viens que je te prenne

Comme l'on prend un médicament !

Le mode d'administration le plus directe

-équivalant la perfusion -

Serait la pointe de tes seins

De laquelle perlerait le lait d'amour.

Oh ! Viens que je te prenne comme l'on prend

un médicament !

LEVÉE D'ÉCROU

Je parle un langage
que tu ne comprends pas.
Et tu m'inspires des pages
qui serviront pour d'autres.
Tout tourne autour de toi et de ta dépendance.
Tu es anachronique et moi je fais la nique
à la domestication.
Tu ne seras femme libérée que lorsqu'enfin je te verrai
en décolleté,
Lorsque tu es seule avec moi...

SAINT DES SEINS

Protégé par le Ciel
Ami de quelques Saints
Je vis la fusion âme et corps
Et veux aguicher sous mes lèvres
L'aréole de tes seins.

COMPTINE DE TES YEUX

Dans tes yeux qui vont si loin
Deux vaguelettes de ciel
Rient, et sur mon cœur d'embrun
S'écoule un rayon de miel.

Dans tes yeux qui vont si loin
Je vois ton cœur qui se branche
Et qui s'enracine au mien
Comme on prend une revanche.

Dans tes yeux qui vont si loin
Fusent des pointes de feu.
Quand tu n'es plus mon satin
Je me sens tout loqueteux.

**Dans tes yeux qui vont si loin
Vacille un croissant de lune,
L'image de ton destin
Sur des plages d'infortune.**

**Dans tes yeux qui vont si loin
Résonne, désespéré,
Un cri étouffé sans fin
De mouette pourchassée.**

**Dans tes yeux qui vont si loin
Sombrent des mots sans paroles
Et s'enrayent des refrains
Comme on ferme une corolle.**

(« Le Veilleur » - 1984)

POUR COMMENCER...

A toi Hafsa,

A toi la Fée venue d'ailleurs,

A toi la Marocaine de tous les avantages :

Humains et spirituels,

Intellectuels et physiques

-physiques, je le souligne !

Je veux jouer le jeu de vérité

En t'ouvrant au plus grand du large

Le trésor de mon écritoire et de tous ses non-dits,

Qui dilataient mon cœur.

Deviendras-tu la confidente universelle

-du jamais vu le long de mes cinq décennies ;

La torride égérie à portée de mes lèvres ;

L'eau de la vie de l'âme préfigurant l'Eden ?

**En attendant, pour commencer, demain je veux t'offrir
un gros pain aux raisins...**

LE DIEU DU CŒUR.

Le Dieu Amour n'est pas le dieu des frustrations ;

Le Dieu Amour ne sépare pas les hommes des femmes ;

Le Dieu Amour n'est pas le dieu qui proscriit les câlins ;

Le Dieu Amour ne brandit pas le froid respect

pour imposer aux femmes

l'inhumanité ;

Le Dieu Amour ne suscite pas les religions relevant des secours

de la psychiatrie ;

Le Dieu Amour n'a jamais inventé le voile

Pour diaboliser la femme en la rendant ainsi plus désirable.

Ieshoua' n'a jamais séparé les hommes des femmes

-les nouvelles découvertes l'ont récemment prouvé-

**Et ceux qui prétendent le contraire ont déclenché la chute
de l'Eglise catholique romaine.**

**Alors pourquoi me fourvoyer en ces temps de la Pâque chrétienne
dans les caveaux des religions de mort ?**

Surtout que j'ai tellement besoin

**-pour vivre et pour survivre-
de câlins féminins.**

ORGASME INTÉGRISTE

Attendu que les pensées
-les pensées dans les regards,
Les regards pensés-
Sont actes émouvant la matière ;
Alors je t'ai câlinée,
Alors je t'ai embrassée,
Alors je t'ai enlacée,
Alors je t'ai caressée
Alors je t'ai pénétrée
Chaque fois qu'imprudemment pour moi
Tu as mis tes grands yeux noirs à nu...

L'AMOUR ALCHEMISTE

Noujéiba je veux de l'or :

de l'or dans tes yeux,
de l'or dans ton cœur,
de l'or dans ton âme,
de l'or sur tes seins.

Dès lors

j'ai commencé mon alchimie

Et je t'ai mise

-toute habillée -

Dans mon athanor.

Je te ferai frémir,

Je te ferai gémir,

Je te ferai rugir,

Je te ferai bouillir

de vie.

(Ce n'est pas moi qui te ferai mourir de mort d'amours vénales)

Dies irae dies illa De profundis

Pour la Nounou jolie nana nue sur le lit d'amours vénales

Mais

je veux tes seins tout habillés,

et je veux pénétrer ton cœur

voir ton esprit en érection

et ton âme inondée d'orgasmes.

O ! ma câline à câliner

Ami-câlinement à toi je veux t'aimer

d'un amour alchimiste.



Drapeau de la Tunisie.

LE LOUP DE NOUNOU

Nounou !

Hou ! Hou !

Je suis le loup ;

Le loup d'ici le loup de là le loup d'Allah
et le loup de qui tu voudras.

Je suis là le jour la nuit

Mais je ne nuis pas.

Un œil au tain de ton miroir je suis le loup ;

Un œil au fond de ta baignoire je suis le loup ;

Un œil au creux de ton peignoir je suis le loup.

Je ne hurle pas à la mort

Mais à l'Am...

Hou ! Rentrons chez toi !

ÉTAT DES LIEUX

Je n'aurais jamais cru mon cœur

Forgé pour tant brûler encore ;

Je veux, pour donner du bonheur,

Chérir, aimer, toujours plus fort.

CŒUR DANS LA NUIT.

Je ne suis que ton ombre et ta menue monnaie.

(Louis Aragon, Le Roman Inachevé)

Noujéiba

je ne puis te concevoir

que libre au large d' océans d'indépendance.

Noujéiba

je ne vois tes yeux gourmands de vie

-et doucement malicieux-

que pour des horizons sans la moindre frontière.

Noujéiba

je ne te perçois
que femme sans concession
pour la garde et sauvegarde de son intégrité.

Noujéiba

je veux pour toi
l'avènement de la princesse qui dort en toi.

Noujéiba

je te rencontre à l'heure qui a sonné pour moi
de vivre pour les autres.

Noujéiba

la roue tourne pour moi
vers un vent doux et le temps du pain blanc.

Noujéiba

le vrai bonheur s'engage
pour quelques décennies.

Noujéiba

**tout est à reconsidérer :
us et coutumes et préjugés,
convenances et « connes » manières...**

Noujéiba

**les morts-vivants de l'esprit, du cœur, de l'âme
s'en vont perdant la course
contre la montre de la Mort.**

Noujéiba

**ton nom m'a embrasé
au creuset de l'été de Dijon.**

Noujéiba

**entre le soir et le matin
je me tapis loup de ta nuit.**

Noujéiba

**l'élixir de vie pour mon cœur
perle à la pointe de tes seins.**

Noujéiba

entre désir et dévotion

je t'aimerai dans les flammes de tes intentions.

Noujéiba

je t'aime en toile de fond

peintre de ton quotidien

dijonnais toi qui me viens

du lointain empire tunisien.

L'ORACLE

Allons Nounou jolie nana

Je tisserai des mots pour toi

Illico filant sur la toile ;

Et je colporterai ma liturgie de toi

Jusqu'au royaume du Bahreïn chez Layla.

Je te l'ai dit : j'ai une oreille dans l'Au-delà ;

J'entends qui tu seras demain

Si tu ne renies ton destin, si tu choisis la vie :

Celui et celle de la Princesse

Noujéiba.

NAISSANCE

Fille et sœur et femme

désirée

-mais toujours avec ton

autorisation-

Tu m'as pris je t'appartiens.

Je t'emporte avec moi

Jusque aux yeux des autres femmes.

Devant mes yeux quand je le veux

Je te revois à l'American Way

Assise en face de moi, vêtue de noir ;

Le haut de tes seins veloutés ;

Tes yeux, tes yeux de fascinante Tunisienne ;

Et ton visage irradiant et serein...

Après avoir dévisagé les clientes alentour,

Je t'ai dit :

« On ne rencontre pas ici de plus jolie jeune fille que toi ! »

Neuf mois, depuis ton arrivée en France,

Ont accouché de la passion tranquille

Qui désormais me fera vivre pour :

Ma fille et sœur et femme

désirée.

NOUVELLES SÈVES.

Je t'aime comme un père peut aimer sa fille

Jusqu'à l'extrême limite

De l'amour paternel.

Je t'aime comme un frère peut aimer sa sœur

Jusqu'à l'extrême limite

De l'amour fraternel.

Je t'aime comme un homme peut aimer une femme

Jusqu'à l'extrême limite

De l'amour alchimiste.

L'ALCHIMIE LITTÉRAIRE.

Avec la psychologie comportementale appliquée au quotidien, je pratique une autre démarche, une autre discipline, une autre attitude face aux multiples aléas et déceptions de la vie : l'alchimie. C'est, en quelque sorte, pousser le recyclage à ses derniers pouvoirs de récupérer ce qui est bas, ce qui est laid, ce qui est négatif ou voire ce qui est poison psychologique. Ne pas oublier que c'est avec le crottin de cheval que l'on a toujours fait le meilleur des engrais.

Je possède à fond cet art du recyclage des trivialités de la vie pour créer des textes forts. J'évite bien évidemment la rancœur, la déception, le règlement de compte pour céder la place à l'humour ou bien à l'ironie teintée de tendresse car, après tout, je dois des pages à mes cobayes et ne puis ainsi que leur être reconnaissant. De quelque couleur que soit l'inspiration, elle est toujours bonne à saisir pendant qu'elle est chaude. Partant de là, rien ne peut plus me décevoir dans la vie car, un jour ou l'autre, j'exploiterai les déconvenues, les peines et les trahisons en vue de quelque texte concocté.

Et même la haine en retour du bien n'est pas improductive, elle inspirera toujours une ou des pages rectificatrices, et des changements radicaux dans ma vie quotidienne, professionnelle, affective et spirituelle.

Quant aux femmes qui inspirent des pages à un auteur, elles n'ont pas besoin d'occuper une place à part ou privilégiée dans le cœur du scripteur. Qu'elles soient grand amour présumé ou simple engouement de passage ; l'essentiel à retenir est ce qu'elles auront suscité dans le domaine littéraire. Les mortes passent, les écrits restent. Et quand telle page amoureuse enlèvera et ravira tel jeune lecteur des années 2040, il y aura belle lurette que son inspiratrice règnera dans le paradis ou bien stagnera dans la gare de triages des âmes en peine. Idem pour l'auteur, d'ailleurs.

L'écrivain est le plus actif des opportunistes et le plus fiefé récupérateur de tout ce qui peut être recyclé en pages littéraires. L'écrivain est une machine à écrire pour noter tout – absolument tout – ce qui peut être lu par ses semblables, maintenant, ou bien plus tard. L'écrivain est neutre face aux sources d'inspiration. L'écrivain a donc ainsi toujours le dernier mot puisqu'on ne peut l'abattre.

FABLE

En fin d'après-midi

- cour du Général-Etalon -

J'ai rencontré un chien qui menait sa maîtresse en laisse ;

Au milieu du trottoir

glabre et d'un gris mat,

Sous un soleil

à peine allumé au bord du ciel

congestionné par l'orage.

Le chien dalmatien aux oreilles drues, avec une barbichette

Roulait des yeux d'un noir

équivoque,

Car sa maîtresse avait de très beaux seins

D'ailleurs gonflés dedans un corsage assez bas.

Blanc le corsage et noirs les yeux du chien.

Le chien allait ventre gonflé

Tirant sa belle maîtresse aux seins gonflés.

Il ne manquait plus à ce poème

Que La Fontaine pour en tirer moralité.

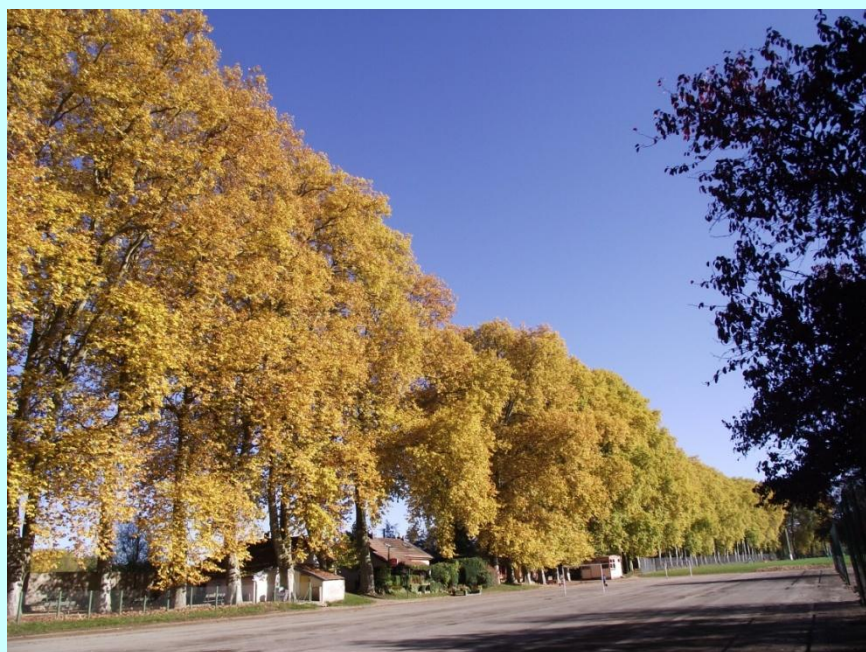
AU BON PASSÉ...

Vendredi 14 octobre 2011 - Halte de deux heures à Dole ma ville natale, en début d'après-midi, et sur l'un des deux bancs gris marbrés par les intempéries juste avant l'église de La Bedugue lorsque l'on vient du centre-ville. Il y fait un bel automne doré. Un flot de forts souvenirs me conforte dans mon estimation que nous devons revivre les bonnes séquences du passé quand elles nous hèlent d'un coup à l'improviste. Juin 1990 – Mai 1994. J'habitais 16 D, rue du Dauphiné, rez-de-chaussée, aux Mesnils-Pasteur. Secrétaire à mi-temps au Comité de Probation et d'Assistance aux Libérés du Tribunal de Grande Instance, une année. Et puis trois ans de liberté totale. Ma sœur et ma mère venaient parfois me rendre visite à l'issue de leurs courses faites tous les lundis après-midi à Cora.

Oh ! La vie intérieure sacralisée par les brèves raptures de la contemplation ! Je réalisais, sans le savoir, et très sereinement, une vie d'ermite dont je reste actuellement très en peine de retrouver la sente. Dole, l'époque des très longues promenades avec, dans mon sac en bandoulière d'auteur paresseux, toutefois un stylo-bille et un petit carnet – pour noter l'essentiel. Je ne possédais pas encore d'ordinateur – on n'en trouvait que dans les entreprises – mais une petite machine à écrire métallique. Je me rendais rue Pasteur dans un organisme de formation en informatique pour faire du traitement de texte.

Larges promenades d'une journée, dont mes pèlerinages à Notre-Dame du Mont-Roland. Et puis le long de l'eau, en allant sur Choisey. Et sur Brevans, cette fois le long du canal, après avoir marqué une halte révérencieuse au « Pâquier » : terrain de sports ou, durant ma secondaire à l'Ecole Pasteur, je m'esquivais très au loin des matchs – j'allais écrire « conventuels » - prétendant vouloir faire du footing...Et puis il y eut cette soirée de juin, peut-être 1966, où j'obtins l'extraordinaire autorisation de sortir en ville – alors que j'étais pensionnaire – pour assister au concert donné, au Lycée Charles-Nodier dans la Cour des Dames d'Ounans, par le Conservatoire de la Ville auprès duquel je prenais des leçons d'harmonie. Principalement au pro-

programme : les Symphonies pour les Soupers du Roy de Michel-Richard Delalande. Il y eut également du Vivaldi, je crois. Qu'a donné cette période de liberté contemplative ? Bien des pages du Cahier du Jour – tome I dont je ne possède plus aucune relique. Mais, comme le reste, il me reviendra, quelque jour et par surprise. Bien sûr, je dois retourner dans ma ville natale. J'aimerais y être de nouveau domicilié. Notamment pour me perdre de contemplation – en risquant de m'y perdre tout bonnement – au travers de cette forêt de Chaux (seconde forêt de France pour la superficie avec près de 21 000 hectares). Je suis né à Dole. Mes parents habitaient rue du Val d'Amour, au début, sur la gauche, quand on vient de l'église.



Dole, le Pâquier.

EXIL

à Céline Nguyen

Ce qui me crible d'horreur dans la vie c'est un quotidien gris sans saveur, sans surprise et sans la moindre action valant la peine de s'être levé le matin. A la limite, je revis à la stimulation des contraintes et des ennuis inattendus me jetant à réagir par quelques démarches ou déplacements, certes contraignants, qui vont me tenir non seulement debout mais me dresser en branle pour quelques heures.

Conséquence prime de cet ennui de l'inactive uniformité : je vais bondir à l'éclair de l'imprévu. Et si, décidément, rien ne se passe enfin, je prendrai le risque de casser la routine par quelque audace, folle parfois, mais soufflée dru par l'intuition. Cela se nomme « *l'audace de vivre* ». Et c'est d'ailleurs le titre d'un livre de chevet ciselé par Arnaud Desjardins et Véronique Loiseleur (*Pocket Spiritualité*, n° 10752, 6,30 €).

L'année de mes 20 ans fusa en événements décidés sur coups de tonnerre. Par exemple, début septembre et le long d'un quai de la gare de Mulhouse, un samedi vers midi sans soleil, l'électrisante décision de partir séjourner deux semaines en Roumanie.

Dormir, une nuit allemande d'hiver lacéré d'un froid de fer, dans un ancien camp de concentration à quelques portées de canon de la Forêt Noire.

Boire, à gorgées minuscules, un verre de vin chaud aromatisé sur un quai de la gare Nyugati-Piu de Budapest – un midi de novembre hivernal. Le verre coûtait 1 Forint (18 centimes de Franc).

Jouer je ne sais combien d'absoutes d'enterrements sur cet orgue historique bourguignon de Joseph Callinet.

Or, à quelques décennies de ces temps-là, je n'ai pas changé. L'on connaît de moi, par exemple, l'irréductible goût des belles étrangères. Il brasille toujours vif et tresse dans le secret de nouvelles et lointaines liaisons. Toutefois, parmi les dernières tendances écopées le long des chemins du temps, j'avoue celle du déplaisir à désormais posséder quoique que ce soit dont le poids devient ipso facto un problème lors du moindre déménagement. La dépossession me rend de plus en plus libre. Et j'envie les moines et les moniales toujours vêtu du même et fort suffisant habit...

J'avais donc besoin de quelques mois d'exil sabbatique érémitique (extraverti toutefois) afin de raviver le feu toujours inassouvi des irréductibles 20 ans de toute ma vie.

Mon allié des partances a toujours été le train. Je ne puis vivre un mois sans le prendre. Je dédie donc cette page à Céline – que, pour l’occasion, je décore affectueusement du sigle de « CGV » (Céline à Grande Vitesse) - puisqu’elle travaille actuellement sur le TGV Bretagne-Pays de Loire, de Rennes au Mans. Ingénieur dans un bureau d’études qui conçoit des autoroutes et lignes TGV, elle veille au respect de l’environnement sous toutes ses formes.



En gare de Dijon

DÉRAILLEMENTS

**Monsieur le chef de gare :
Un vieux m'a montré sa quéquette sur le quai 4 !
Par Saint Bogie et par Sainte Caténaire
Tout ça n'est pas très catholique !
Déjà que je sors du caté,
Que le curé n'a pas cessé de nous parler
D'homosexualité...**

PAS DE DEUX...

**Auxonne
Où sonnent
Le temps
Présent,
Et les
Rencards
Près des
Remparts.**

**Paillard
Garçon
Bande har-
di donc !**



MESSAGE

Un doigt errant a écrit « *love* »
Sur les carreaux fleurdelisés
De la cabane abandonnée
Aux abords du manoir de Groves.

La bise blanche de l'hiver
Fait des entrechats, grimpe et feule
Dans les bois. Elle rend fiévreux *
Les grands sapins de Vancouver,

Qui derrière et sur les côtés
De la demeure séculaire
Religieusement sont ouverts
En un dur retable éploré.

Où est la divine Emily
Qui, docte, effleurait l'épinette
Dans l'étroit salon des Fauvettes
A quelques envolées d'ici ?

**Et son esprit a-t'il peur seul
Lorsqu'il ondoie dans les couloirs,
En psalmodiant le désespoir
D'un anthems de Henry Purcell ? ****

**Près de trois cents années après
La perte de Marie Stuart,
Qui donc a joué cette carte
En écrivant d'un doigt follet**

**Ces lettres éternelles « *love* »
Sur les carreaux fleurdliés
De la cabane abandonnée
Aux abords du manoir de Groves ?**

**enjambement de la rime.*

***Henru Purcell, compositeur anglais (1658-1695)
composa en 1695 « Music for the Funeral of Queen Mary »
(Musique pour les funérailles de la reine Marie).
Il s'agit donc de la reine Marie II Stuart disparue
à l'âge de 33 ans. La même année disparaissait le compositeur
âge, lui, de 37 ans.*



DANS UNE AUTRE DIMENSION

Lorsque j'entends sonner le glas
Automatiquement je pense :
« On retrouve ceux qu'on a aimés »

Les cloches sonnent, sonnent et résonnent ;
Des gens ont peur, un chien aboie ;
D'autres s'en moquent et moi j'écoute.
J'entends et ré-entends toujours :

*« Là-haut,
En bas,
Au-dessus,
A côté,
Peu importe :
On retrouve ceux qu'on a aimés »*



Dijon – Maison Millière (restaurant)

DÉSIR TEXTUEL

**Fillette oh ! J'ai la frousse
Quand je vois ta frimousse
Je sens mon nœud qui pousse
En pensée je te trousse.**



VILLERS-LES-POTS

(Côte d'Or, en souvenir de 1973)

**J'ai rajeuni de
Quarante-et-un ans
Et détendu le
Ressort du cadran.**

SOUBRESSAUT

**Oh ! L'hôtel-restaurant
Du Cheval Rouge
Près de mes vingt-deux ans
Le passé bouge.**

LUCULUS ET CUCULUS

(En souvenir de 1973 et de l'Hôtel du Cheval Rouge de Villers-les-Pots).

**Fonds d'artichaut et crevettes,
Truite et caillet-tes farcies
Servis par u-ne minette
Affriolante en mini.**



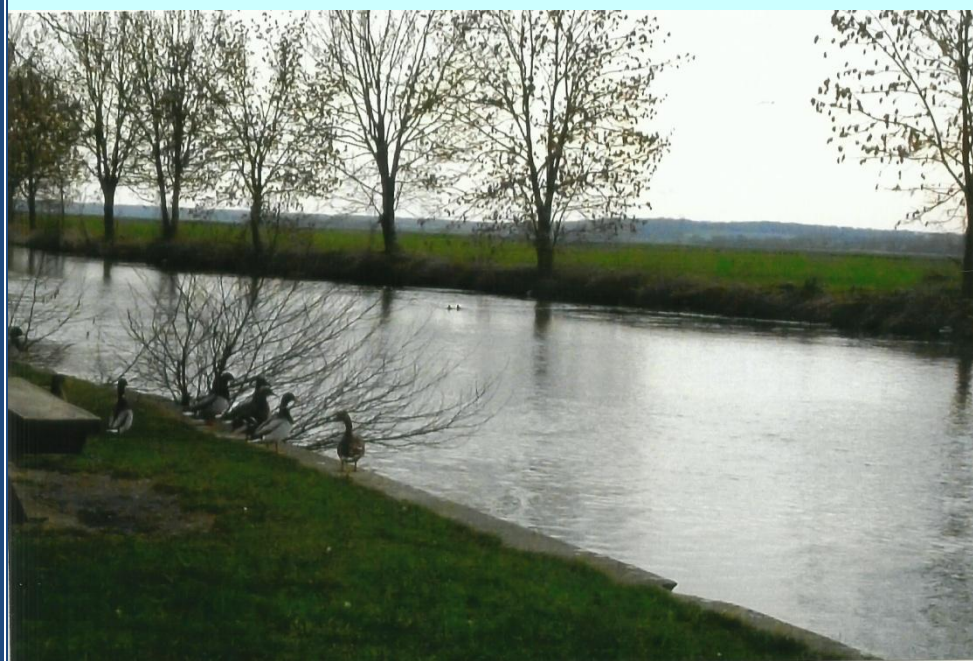
HOMO SEMPER VIRILITER

(En souvenir de 1973, en allant sur Villers-les-Pots)

**Les châteaux d'eau restaurés,
Clins d'œil drus, Coquin de sort !,
Au gaillard qui bande encore
Titillé par le passé.**

JOUISSANCE

**Le long de la Tille
Les mots me titillent,
Et ma plume en rut
Coule en vers abrupts.**



La Tille, Genlis, Côte d'Or

UNION MORGANATIQUE

**La belle
Au label,
Le mâle
Hideux sale.**



Auxonne, Côte d'Or.
Esotérisme de l'architecture, avec l'érection inattendue
de symboles érotiques...

Les deux séquences qui suivent peuvent s'inscrire dans une démarche « *d'amour alchimique* » dussent-elles relever du domaine de la prière liturgique, des milieux ecclésiaux et des prophéties... Michel de Nostredame se livrait à une sorte d'alchimie en transformant un futur expectatif - à priori imprévisible - en quatrains révélateurs de certains événements. Pour ce qui est de la prière du Rosaire (dont je propose ci-dessous les commentaires des Mystères joyeux) je pense avoir fait acte d'alchimiste en transformant une prière catholique en une, plus œcuménique, élargie à l'Islam et au Judaïsme. A mon sens, une première encore jamais vue. J'avoue la connotation facétieuse de mon intervention...Je tente de faire œuvre d'alchimiste en transfor-

mant une prière, à priori catholique réservée aux catholiques, en un acte de la vraie foi nous révélant qu'il n'y a de dieu que Dieu, et que les religions ne sont que des dispositions - et autres spéculations - bien humaines inspirées plus ou moins par Dieu - quel que nom que nous puissions Lui donner. Et je rappellerai toujours que : « *qui veut faire l'ange fait la bête* », que « *Dieu Créateur est aussi créateur des rondeurs* », que léshoua' était aussi entourée de femmes, et qu'à vouloir se couper de notre nature humaine nous ne nous rapprochons pas du ciel mais d'un certain enfer sur la terre en accusant des troubles psychiatriques dangereux pour notre entourage, voire criminels. Ceci noté pour justifier le choix de l'intégralité des pages de cet e-book.

LA RÉCONCILIATION

Ce commentaire des mystères joyeux du chapelet donné en l'Eglise Notre-Dame de Dijon le lundi 29 juillet 2013, nous fit dévoiler, à l'éventuel orant éveillé de passage, le souci d'exécution de l'un des principes fondamentaux de la politique de nos Maîtres et Frères du Passé : la réconciliation de la chrétienté catholique avec L'Islam et le monde juif. Nous soulignons que ce chapelet fut donné face à la statue de *Notre-Dame de Bon-Espoir* assimilée aux « *vierges noires* » qui, apparues dans les premiers siècles de l'Ere chrétienne et représentant une mère avec son enfant, n'étaient pas l'image de Marie mais celle de la Magdaléenne. Quant à la statue dijonnaise, il n'a jamais été question d'une vierge noire mais d'une authentique statue de la Vierge Marie à l'Enfant, mutilée et barbouillée à plusieurs reprises depuis la Révolution française. D'abords primitifs et ingrats, elle est aux antipodes de l'intraduisible

beauté de Maryam. Prônant l'œcuménisme au lieu du « *cubénisme* » nous avons proposé des commentaires de ce chapelet tirés de la Bible traduite par André Chouraqui, mais aussi du Coran et de la Citadelle du Musulman...Action-type d'un alchimiste de l'Amour universel.

1°Mystère Joyeux : L'Annonciation.

« Marie se retira de sa famille en un lieu vers l'Orient. Nous lui envoyâmes Notre Esprit (Gabriel) qui se présenta à elle sous la forme d'un homme parfait. Elle dit : 'Je me réfugie contre toi auprès du Tout Miséricordieux. Si tu es pieux, (ne m'approche point).' Il dit : 'Je suis en fait un Messenger de ton Seigneur pour te faire don d'un fils pur'. Elle dit : 'Comment aurais-je un fils, quand aucun homme ne m'a touchée, et que je ne suis point une prostituée ?' Il dit : 'Il en sera ainsi ! Cela m'est facile a dit ton Seigneur ! Et nous ferons de Lui un signe pour les gens, et une miséricorde de Notre part. C'est une affaire déjà décidée ». (Coran – Sourate 19: Maryam – Versets 16 à 21).

2° Mystère Joyeux : La Visitation

« Miriâm se lève en ces jours, elle va dans la montagne, et s'empresse vers une ville de lehouda.

Elle entre dans la maison de Zekhayah et salue Êlishèba'.
Et c'est, quand Êlishèba' entend la salutation de Miriâm,
l'enfant tressaille dans son ventre.

Êlishèba' est remplie par le souffle sacré.

Elle crie d'une voix forte et dit :

« Tu es bénie entre les femmes, et béni le fruit de ton
ventre !

Pour moi, d'où cela, que la mère de mon Adôn vienne vers
moi ?

Oui, la voix de ta salutation est parvenue à mes oreilles ;
et voici, l'enfant tressaille d'exultation dans mon ventre.

En marche, celle qui adhère à la réalisation plénière
de ce qui lui a été dit de la part de IHVH/Adonāi ! »

Et Miriam dit : « Mon être exalte IHVH/Adonāi ;
mon souffle exalte pour Elohîms, mon sauveur,
parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante.

Voici, désormais tous les âges me diront : En marche !

Oui, le Puissant fait pour moi des grandeurs, et son nom
est sacré.

Son secours matriciel, d'âge en âge sur ses frémissants,
il fait prouesse de son bras ;

il disperse les orgueilleux en l'intelligence de leur cœur.

Il fait descendre les puissants des trônes, mais relève les humbles.

Il remplit de biens les affamés ; et les riches, il les renvoie, vides.

Il soutient Israël, son enfant, ayant en mémoire de le matricier,

comme il l'a dit à nos pères,

en faveur d'Abraham et de sa semence, en pérennité. »

3° Mystère Joyeux : La Nativité.

« Et c'est, en ces jours, un édit de Caesar Augustus sort pour recenser tout l'univers.

Ce recensement est le premier, Quirinius étant gouverneur de Syrie.

Ils vont tous se faire inscrire, chacun dans sa ville.

Iosseph monte aussi de Galil, de la ville de Nasèrèt, vers Iehouda, vers la ville de David, appelée Béit Lèhèm.

Il est de la maison de David et de son clan.

Il se fait recenser avec Miriâm, sa fiancée, qui est enceinte.

Et c'est, quand ils sont là, les jours de son enfantement se remplissent.

Elle enfante son fils, son aîné.

Elle l'emmailote et le couche dans une mangeoire,
car il n'y avait pas de place pour eux dans la salle.

4° Mystère Joyeux : la Présentation au Temple.

Un des fruits de ce Mystère nous engage à la rencontre directe avec Dieu, sans formalisme et sans formalités sectaires. Dieu, Exalté soit-Il, dit : « Je suis pour Mon serviteur ce qu'il croit que Je dois être, et Je suis avec lui chaque fois qu'il évoque le souvenir de Mon Nom. Ainsi, s'il M'évoque en lui-même, je l'évoque en Moi-même. S'il m'évoque auprès d'une assistance, Je l'évoque auprès d'une assistance meilleure encore. S'il se rapproche de Moi d'un empan, Je Me rapproche de lui d'une coudée. S'il se rapproche de Moi d'une coudée, Je me rapproche de lui d'une brasse. Et s'il vient à moi en marchant, J'irai vers lui en accourant. » (**« La Citadelle du Musulman » - Shaykh al-Qahtanî - Ed. Tawhid - Page 12**)

5° Mystère Joyeux : le Recouvrement

« Les parents de Iéshoua' vont chaque année à Ieroushalaïms
pour la fête dePèssah.

Quand il est âgé de douze ans, ils montent selon la coutume de la fête.

Les jours terminés ils reviennent.

Iéshoua', l'enfant, demeure à Ieroushalaïms,

et ses parents n'en ont pas connaissance.

Pensant qu'il était dans la caravane, ils vont un jour de route.

Puis ils recherchent parmi leurs proches et leurs connaissances.

Ils ne le trouvent pas.

Ils reviennent à Ieroushalaïms pour le rechercher.

Et c'est après trois jours, ils le trouvent dans le Sanctuaire,

assis au milieu des rabbis : ils les entend et les interroge.

Tous ses auditeurs sont stupéfaits par son intelligence et ses réponses. Quand ils le voient, ils sont frappés. Sa mère lui dit :

'Enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ?

Voici, ton père et moi, en grande détresse, nous te cherchions.'

Il leur dit : 'Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne le saviez-vous pas ?

Il faut que je sois en ce qui est de mon père.'

Ils ne comprennent pas la parole qu'il leur dit.

Il descend avec eux et vient à Nasèrèt. Il leur était soumis. »



Nathan André Chouraqui (né le 11 août 1917 à Aïn Témouchent, Algérie française et mort le 9 juillet 2007 à Jérusalem), était un avocat, écrivain, penseur et homme politique franco-israélien, connu pour sa traduction de la *Bible*, dont la publication, à partir des années 1970, donne un ton différent à sa lecture.

Biographie :

A passé son enfance en Algérie où il a notamment étudié la Torah avec son rabbin. Il a ensuite fait des études en France où il rejoint la Résistance.

André Chouraqui fut avocat, puis juge dans le ressort de la Cour d'Appel à Alger (1945-1947). Il est promu, en 1948, docteur en Droit international public à l'Université de Paris.

En 1958, André Chouraqui s'installe en Israël et en 1965, il est élu vice-maire de Jérusalem.

En 1987, paraît chez Desclée De Brouwer sa traduction de la Bible à partir de la Bible dite massorétique, d'abord publiée par volumes à partir des années 1970. Marc Leboucher, qui fut le premier à éditer ce texte en France estime qu'André Chouraqui a adopté dans son travail « un parti pris révolutionnaire, qui a permis de redécouvrir des textes que l'on croyait usés » et qu'« il a surtout mis en lumière l'importance des racines juives du christianisme et rappelé que Jésus appartenait au peuple juif. »

En 1990, il publie une traduction du Coran.

Secrétaire général adjoint de l'Alliance israélite universelle (1947-1953), André Chouraqui en deviendra le délégué permanent, sous la présidence de René Cassin (1947-1982). Il fut également président de l'Alliance française de Jérusalem.

En février 1990, est publié *L'Amour fort comme la Mort*, autobiographie d'André Chouraqui qui sera ultra-médiatisée et se vendra immédiatement à plus de 100 000 exemplaires. La même année il publie chez le même éditeur sa traduction du Coran (texte et commentaires) et rencontre le Dalai Lama.

Il était membre du comité de parrainage de la Coordination française pour la Décennie de la culture de paix et de non-violence.

Son épouse Annette est la fille du pédiatre Gaston Lévy.

Bibliographie :

- André Chouraqui (traduction), **La Bible**, Paris, Desclée de Brouwer, 2010 (ISBN 2220058115).
- *Histoire du judaïsme*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 (ISBN 2130525741).
- *Moïse : voyage aux confins d'un mystère révélé et d'une utopie réalisable*, Paris, Flammarion, 1997 (ISBN 208081348X).

- *L'amour fort comme la mort : une autobiographie*, Monaco, Ed. du Rocher, 1998 (ISBN 2268028879).
- *Le destin d'Israël : correspondances avec Jules Isaac, Jacques Ellul, Jacques Maritain et Marc Chagall, Paul Claudel*, éditions Parole et silence, 2007 (ISBN 2845733348)
- *Les dix commandements aujourd'hui : dix paroles pour réconcilier l'Homme avec l'humain*, Paris, Pocket, 2005 (ISBN 2266119478).
- Avec Gaston-Paul Effa : *Le Livre de l'Alliance*, éditions Bibliophane, 2003 (ISBN 2869700911)
- *Bahya ibn Paquda : les Devoirs des cœurs*, éditions Bibliophane, 2002 (ISBN 2869700709)

Le Coran : *l'appel*, éditions Robert Laffont, 1990 (ISBN 2221069641)

Les juifs Dialogue entre Jean Daniélou et André Chouraqui, Dialogues dirigés par Jean-Marie Aubert et Christian Chabanis, Collection Verse et controverse, Éditions Beauchesne

(Sources : Wikipédia).

LE GRAND MONARQUE

Généralement plus que circonspect en matière de prophéties, de tous genres, nous nous contenterons ici de rendre compte d'une synthèse d'informations que nous avons réalisée depuis 1994. Sans nous porter caution, nous reproduisons ce résumé d'études. Toutefois, à titre exceptionnel pour ce qui concerne un grand Monarque pour la France, nous demeurons prudent et en attente – la liste des prophètes l'annonçant couvre en effet tous les siècles.

Un mot sur le principal auteur qui a laissé de forts écrits prophétiques sur l'arrivée en France d'un grand Monarque : Michel de Nostradame, ou Nostredame, alias Nostradamus. Etabli en 1547 à Salon-de-Provence dans les Bouches-du-Rhône, médecin de son état, il était bon chrétien pratiquant le jeûne et l'aumône. Jamais il ne fut la cible de l'Inquisition. Ni mage, ni même astrologue – bien qu'il fasse parfois mention de l'astrologie dans ses Centuries – il eut vocation incontestable de prophète. Désarmé devant la codification complexe de ses prédictions, bien des traducteurs et commentateurs lui ont fait – et font



toujours – dire n’importe quoi pour tenter de faire coller ses prédictions à l’actualité du moment. Mais force est de constater, au fur et à mesure de notre avancée dans les siècles, que ses fameuses Centuries n’ont jamais été contredites par les événements. Nous recommandons la lecture de deux ouvrages à qui veut une information rapide et complète sur ce personnage et ses écrits :

-Nostradamus, Médecin et Prophète – Jean-Charles de Fontbrune, Ed. du Rocher ;

-Nostradamus, Historien et Prophète, tome 2 : Lettre à Henry roy de France – du même auteur chez le même éditeur.

Bien évidemment, Nostradamus n’est pas le seul prophète à nous prédire un grand roi pour la France, un grand roi survenant à une époque de guerres civiles, de fléaux et d’invasions conjugués à la destruction de l’Eglise catholique romaine. Les annonceurs du grand Monarque, sans ordre chronologique : Isaïe, Joël, Jérémie, Saint Césaire, Paracelse, Sainte Hildegarde, l’abbé Soufflant, le Père Lamy (1909), le curé d’Ars, Berguille (1875), Mère du Bourg (XIX^{ème} s.). Prophétie d’Orval (1789), Olivarius (1542), Valéry Noble (1971) Barthélémy Holzhauser (1613-1658), Saint Isidore (560-636), Saint Catalde

(VI^{ème} s.), abbé Voclin (1838), Saint Augustin (354-430), Saint Ange (1125), Antonin (XIII^{ème} s.), Saint François de Paul (1416-1507). Sans oublier Marie-Julie Jahenny (1850-1941). Là encore, deux ouvrages réclament une lecture de découverte :

-Prophéties pour le 21^{ème} siècle – Samuel de Montaudon, Ed. Résiac ;

-Les Prophéties de la Fraudaïs – Pierre Roberdel – même éditeur (*Ed. Résiac – BP 6 – 53150 Montsurs – Tél. : 02 43 01 01 26*).

En résumé : après la faillite de la V^{ème} République, après des guerres civiles en France, durant une invasion

et des fléaux – dont la famine – un roi, descendant de Saint Louis, jusque- là exilé en Allemagne, serait sacré à Aix-la-Chapelle, arriverait en France avec un tout petit groupe de combattants décidés – alors que personne ne voudrait de lui – ferait d'Avignon la capitale de la France puisque Paris serait inhabitable, chasserait l'envahisseur, délivrerait l'Eglise, redresserait la France, poursuivrait une œuvre immense et se couvrirait de gloire infiniment plus qu'aucun roi de France avant lui. Son règne durerait près de soixante années. Cependant qu'un grand Pape établirait l'Eglise à Jérusalem – puisque Rome et le

Vatican seraient détruits en raison de leur apostasie. Ce pape, rompant avec le folklore, les fastes et les impostures de ses prédécesseurs, réformerait tout l'univers par sa sainteté et **il ramènerait à l'ancienne manière de vivre, conformément aux disciples du Christ, tous les ecclésiastiques.** Il prêcherait nus pieds sans craindre la puissance des princes et des gouvernants. Il convertirait tous les athées. **Il déciderait un concile général, un concile œcuménique, le plus grand qui ait jamais eu lieu, à la suite duquel il n'y aurait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur.**

Mais revenons au grand Monarque. Ce providentiel sauveur de la France arrivant d'Allemagne, il convient de parler un peu d'Aix-la-Chapelle (Aachen). Grande ville du Nord de l'Eifel (250 000 habitants). Celtes et Romains

y séjournèrent tour à tour en y créant des thermes. Pépin le Bref y installa sa cour, et son fils,



Charlemagne, édifia un palais où il mourut en 814. Entre le X^{ème} et le XVI^{ème} siècles, 31 rois y furent couronnés. Charlemagne ayant réuni des dizaines de reliques auxquelles on ajouta plus tard les siennes, Aix devient une cité de pèlerinages. On agrandit la cathédrale du XVI^{ème} siècle. Détruite presque totalement par un incendie au XVII^{ème} siècle, Aix-la-Chapelle reprendra de l'importance grâce à ses sources d'eau chaude. Saccagée de nouveau lors de la dernière guerre, cette ville se relèvera une nouvelle fois pour développer une importante industrie technologique.

Un grand Monarque pour la France !... Mais quand ? L'énorme erreur consiste à vouloir dater

l'évènement. Les véritables prophéties, d'accomplissement inéluctable, s'accommodent très mal des tentatives de datation. Toutes les hypothèses peuvent être envisagées. Il est à noter cependant une interprétation nouvelle de la centurie X-LXXII de Nostradamus – qu'en font Vlaicu Ionescu et Marie-Thérèse de Brosse (**Les dernières victoires de Nostradamus**, Filipacchi, 1993) :

*« L'an mil neuf cent nonante neuf sept mois
Du ciel viendra un grand Roy d'effrayeur
Ressusciter le grand d'Angolmois,
Avant, après, Mars régnera par bonheur. »*

Ces deux auteurs pensent qu'il s'agit de la date de naissance du grand Monarque :

*« En juillet 1999
viendra du ciel un grand roi qui effrayera (ses ennemis),
il ressuscitera ainsi le grand d'Angoumois
et ce sera un bonheur que la guerre règne avant et après. »*

Quoi qu'il en soit, Samuel de Montaudaon (opus citus précédemment) estime que **« cette date-balise est très importante, aussi importante que celle de la fin du 'régime' papal actuel en 2031. Elle permet d'éclairer pratiquement toutes les voyances relatives au grand Monarque, et tout le déroulement du 21^{ème} siècle »**.

AMOURS LOCALES

Au bois des Tartiflettes

Annette, Aleth, Alette

S'en vont seins doux seins drus

Pour des ébats du cru.

UN ALCHEMISTE DE LA FABLE...

Le vieillard et les trois jeunes hommes

Un octogénaire plantait.

« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !

Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;

Assurément, il radotait.

Car, au nom des Dieux, je vous prie,

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?

Autant qu'un patriarche il vous faudra vieillir.

A quoi bon charger votre vie
De soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il ne convient pas à vous-mêmes,
Répartit le Vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Eh bien ! Défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »

Le Vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés :
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut greffer ;
Et, pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

Jean de La Fontaine

Jean de La Fontaine est né en 1621 à Château-Thierry, où son père est maître des Eaux et Forêts. Après des études marquées par l'influence janséniste, il monte à Paris (1645), où il étudie le droit et fréquente les milieux littéraires. Devenu avocat au Parlement, il traverse de graves difficultés financières et succède à son père dans les Eaux et Forêts en 1652. La chute du surintendant royal Nicolas Fouquet, qui l'avait pris sous sa protection, entraîne sa disgrâce et un « exil » momentané en Limousin. De retour à Paris, il entre au service de la duchesse-douairière d'Orléans (1664), menant alors une vie mondaine et littéraire brillante (*Contes*, 1665, *premières Fables*, 1668). Auprès de Madame de la Sablière, il rencontre les grands auteurs de son temps. En 1675 ses *Nouveaux Contes*, jugés trop licencieux, sont interdits de publication ; cependant, il est élu à l'Académie française en 1683. La suite de ses *Fables* paraît en 1679, les dernières en 1693. Il s'éteint à Paris en 1695.

Conseil de lecture : Jean de La Fontaine - Fables - Pocket n° 6012.

LE MÂCHON

C'est avec un certain amusement malicieux que je conçois le sommaire de ce livre au fur et à mesure de la saisie des textes. Autorisé en cela par les multiples facettes de la personnalité complexe du poète – du poète dont je m'éloigne passablement – et ce après avoir édité (en version papier) **Le Présent Eternel**, **Mater Castissima** et **Cœur sans Frontière**. Deux raisons à cette prise de recul : la poésie n'est qu'un moyen de communication écrite (qui d'ailleurs n'est pas le plus populaire), ensuite je ne tiens pas à me retrouver avec une étiquette indécollable – ou que l'on chantonne poète-pouète ! sur mon passage. Egale-

ment très conscient de l'originalité, reconnue, de mes publications ; je compose très librement le sommaire de ce nouvel e-book en le voulant attrayant par la diversité des formes littéraires employées et des sujets traités.

Je ne suis pas ce que je fus. Je ne suis pas ce que j'ai fait. Je ne suis pas ce que les autres m'ont enseigné. Je ne suis pas ce que l'on a pu me faire par le passé. Je ne suis pas ce qu'enseignent les multiples croyances. Je ne suis pas ceux que je fréquente. Je serais, en fait, capable de conserver la moindre étiquette – pour le cas où je tenterais à m'en coller une quelque part. (Les étiquettes sont faites pour nier l'individu en l'immobilisant sur le chemin de l'évolution. Les mauvaises habitudes sont également les habits qui tuent). Et, par-dessus tout, je ne rencontrerai jamais sur cette planète Terre celui ou celle qui me dira ce que je dois écrire ou ne pas écrire. Je laisse ce passe-

temps dictatorial aux lavettes plumitives des blogs de convergence et autres poètes de la pitié. Aussi demeurerai-je toujours comme larron en foire avec Georges Brassens lorsqu'il remarque :

*Le pluriel ne vaut rien à l'homme et sitôt qu'on
Est plus de quatre on est une bande de cons...*

J'ai toujours appliqué à la lettre ce conseil de Bouddha : *essayez tout, choisissez ce qui vous convient et vivez-en !* Et cela, sans doute le ferai-je toujours dans tous les domaines : idéaux, politique, religion, philosophie, art, relations, fréquentations, emploi, loisirs, alimentation... La vie étant perpétuelle évolution, et je ne suis pas un fossile.

Il me souvient que l'année de mes dix-sept ans – l'année de la Révolution : Mai 68 – je lisais Montaigne, Rabelais, Cervantès – tous trois maîtres en l'art de se positionner dans la vie en deçà des

troupeaux. Ce qui ne m'empêchait nullement de me délecter de Bossuet – oraisons funèbres et sermons confondus. Simultanément j'étais un sylvain très amoureux des forêts, des champs, du canal, des étangs et de la solitude bénéfique de laquelle je récolte aujourd'hui les fruits mûrs lorsque je saisis la plume. Racines, racines, racines ! Mes racines sont celles d'un Taureau – et non celles d'un zombi gominé pour salons littéraires, parisiens ou décentralisés ! Pourfendeur des étiquettes et des hypocrisies poussant l'homme à se travestir pour donner l'impression à ses semblables qu'il est quelqu'un de bien ; je tends à réaliser l'équilibre corps et âme. Qui veut faire l'ange fait la bête. Pourquoi mentir, renier mon essence humaine ?

Gageons que je me suis bien amusé dans le choix de ces pages que j'ai sélectionnées pour vous ; pour vous, lectrice, pour vous, lecteur. Des pages qui, souvent, ne sont pas inédites puisque déjà parues dans d'autres

publications depuis 1977. Des pages que je vous sers dans le désordre, comme l'on sert un mâchon (casse-croûte lyonnais traditionnel servi dans un « *bouchon* ». Le mot qui dérive du verbe « *mâchonner* » désigne un en-cas très consistant servi, soit vers neuf heures du matin, soit vers cinq heures de l'après-midi, autour de quelques pots de Beaujolais). Raison pour laquelle vous découvrirez la préface de ce livre à la page actuelle : « *l'ennui naquit un jour de l'uniformité* » - Henri de La Motte-Houdart dicit. Quant à mon téléphone portable, frondeur lui-aussi, il vous est ouvert tous les jours de la semaine, de 19 h à 21 h. Ce qui n'est pas un canular. A ce numéro : 06 73 10 53 42, vous rencontrerez un auteur libre, autonome, sans étiquette, et qui s'adonne paresseusement à l'écriture littéraire, comme demain il peut se mettre à faire des paniers d'osier. Un auteur tel qu'il a débuté, en 1977, sous le pseudonyme de Nicolas SYLVAIN – qu'il reprend d'ailleurs aujourd'hui. Un auteur libre qui constate que notre

temps accoste sur une époque vertigineuse – où Eglises et Dieu ne sont plus synonymes, ou religion et spiritualité deviennent même antagonistes. Au cœur de ces mouvances nouvelles, évolutif et discernant je demeure un auteur libre pour les lecteurs libres amateurs d'écriture libre. Mais ne perdez jamais de vue que je joue de la littérature comme l'on joue du saxo – à ses moments perdus quand on ne trouve pas de chose plus sérieuse à faire – que cette littérature ne sera pour moi jamais plus qu'un mode de communication – comme l'on se sert d'un vélo ou d'un autobus - que si je me nomme « *auteur* » c'est aussi parce que je mesure 1,83 m. ; que j'aime à rester des années sans rien écrire pour donner dans d'autres moyens de communication ; que je suis suffisamment comédien pour paraître accorder de l'importance à ce qui n'en a jamais vraiment ; que la meilleure action que j'aie pu produire en poésie a été de balancer des pavés dans la mare aux connards des ampoulés du vers et de la plume – en me faisant

d'ailleurs expulser d'une régionaliste cage à couillons. Dans dix, vingt ou trente ans, il est possible que j'écrive à grande échelle quelque livre plus utile à mes semblables. Il n'y a de littérature vraiment digne que celle apportant une aide au prochain, raison pour laquelle je ne donnerai jamais dans le livre consommable, qui n'a d'intérêt qu'au moment de sa parution.

Vive la Communication !

6 NOVEMBRE

**Après-midi d'un six Novembre.
Autour de la maison transie
Le vent louvoie, musarde et crie
Léchant, à la violer, ma chambre.**

**Il torture les Douglas verts
Et tanne les heures peureuses
De grises froidures crayeuses.
Insidieux piétine l'Hiver.**

**Jaune, une mésange en détresse,
Vient buter contre les carreaux.
Je soupire « *petit oiseau*
Es-tu le fou de ma Princesse ? »**

**Trois heures pâlisent dehors
Tombant du clocher enroué.
Le corps et le cœur enfiévrés
Mon ventre t'appelle – ô ma Flore.**

**Je suis souvent triste quand j'aime.
Mon amour enfante les larmes.
C'est pourquoi mes yeux te désarment,
Mes yeux de gitan, de bohème ;**

**Que tu baisses comme relique,
Que tu enflammes, que tu couves,
Ma féline amante et la louve
Et ma damnation hiératique.**

**Avec de gros sanglots la pluie
Embue maintenant la fenêtre,
Mais je sens, tisonnant mon être,
Un peu de toi qui me poursuit.**

**Demain, oh ! Combien j'en frissonne,
En toi, ma mer houleuse, ambrée,
Fondant d'amour je sombrerai
Très loin du larmoyant Automne.**

6 Novembre 1979.

ANNIVERSAIRE

**Je t'ai traquée comme un vieux braconnier hagard
Dans Dole sommeilleuse et affadie sans toi.
Très tôt dans le matin j'ai pénétré la gare
Et longé tous les quais gris, métalliques, froids ;
Partagé le frimas des voyageurs blafards.**

**Une motrice aux gros yeux jaunes d'hépatique
Crisse sur ses boggies, se cabre : il est six heures
Treize pour Besançon. Les bancs cataleptiques
Ouâtés dans un brouillard de lundi de froideur
Se dérobent aux gens. Ma longue romantique**

**Ce monde de ferraille et de mélancolie
L'an dernier t'a ravie. Bien sûr j'en ai connu
Des longs quais sans baiser, sans étreintes-folies.
Ah ! Mes vingt ans tout gris. Mas cependant, vois-tu
Je ne m'habitue pas à ces crève-la-vie.**

**Comme un ballon percé l'air, le temps, tout-à-coup
Se rapetissent, me glacent les reins, le cœur.
Un employé du train me crie : « *Qu'attendez-vous ?
Montez en tête pour Besançon, oui c'est l'heure !* »
Je fais signe que non « *laissez-moi je m'en fous !* »**

Automne 1979.

POUR FAIRE MANGER LA FÉE

à Fabienne L.

Pour commercer :

Cassez les queues des casseroles !

Il faut apprivoiser la Fée

Pour qu'elle ne fasse pas

les gros yeux sur le bouillon.

Par exemple :

-pour faire une omelette-

Vous jetez les jaunes

Vous jetez les blancs

Vous faites revenir les coquilles,

Vous sucrez et vous salez ;

Ainsi

devant son assiette

La Fée sera plus motivée.

Surtout, servez-vous du Féetout,

Pour la même raison

utilisez la Féecule !

Il faut amadouer la Fée.

Dans une petite casserole

-dont vous aurez au préalable

bien cassé la queue-

Faites bouillir deux trois glaçons !

Ce spectacle attirera la Fée.

Certains soirs de pleine lune

Elle remuera même un peu son petit nez...

Surtout

n'en profitez pas pour l'embrasser ;

Vous resteriez sur votre faim

et toujours hors de la Fée.

Hélas pour guérir de la Fée

il n'y a pas de Féebralgine.

Faites alors ses volontés !

La Fée est peut-être féline :

donnez-lui à tout hasard

un peu de poisson !

La Fée n'est pas du tout félonne

elle vit d'amour sans coup férir.

La Fée n'est pas du tout fétiche

Ne la posez pas

sur votre bureau

Ni non plus sur la table de nuit !

Comme un gyrophare elle tournerait en rouge et là

serait sans doute féroce.

Fi fichtre ah ! Fichue Fée

Qui ne veut même pas

vous manger du regard ;

Qui toutefois vous digère de loin

Et qui c'est très logique

Ne paie jamais l'addition.

**Certains jours elle s'en va
pour ne rien manger ailleurs.
Elle s'enfuit de Gentilly
en laissant seul son poisson rouge.
Heureusement qu'il y a la sœur
-pas la sœur du poisson mais la sœur de la Fée-
Pour venir de temps à autre
Relever le courrier et donner à boire au poisson rouge.
La Fée ne sera jamais domestique ;
Ne la mangez pas du regard !
Donc restez à jeun !
Vous la consommerez
dans une autre vie.
En attendant ce jour,
Aimez-la quand même
de votre vivant !**

Mars 1987 – Gentilly, Val de Marne.

TRAIN À DESTINATION DE TOI

**J'ai rencontré un train qui dort
l'autre nuit en gare de Dijon.
Interminable train
arrivé de Milan et s'étirant jusqu'à Francfort.
C'était un peu plus de quatre heures.
Il faisait froid,
d'un froid de fer pré-hivernal.
Sur le quai 1, personne.
Je montais juste alors qu'il se mit à partir,
toujours sans bruit.
Dans le wagon les gens dormaient,
étendus, lovés, pelotonnés sur les banquettes.**

**Des jeunes,
Allemands pour la plupart.
Et je me figeai là,
debout à l'orée de ce wagon qui dormait.
Tout près de moi à une ou deux respirations
blonde et frisée, les lèvres abandonnées,
Une enfant de vingt ans rêvait.
Voyageait-elle en rêve dans ce wagon qui voyageait ?
Et moi là tout près d'elle
Je veillais en rêvant à une autre belle endormie
Avec laquelle oui je rêvais de voyager et de rêver
dans le réel.**

LE
NOUVEL ALMANACH
FRANC COMTOIS
1977



91



REPP



UN NOËL AU VIN JAUNE

à André Besson

Ce soir-là, lorsque Pauvre-Vieux sortit de la forêt, la neige recommençait à tomber fine et drue. Des petites pointes serrées lui piquaient les yeux, et pas moyen de les fermer deux secondes ; la route descendait sur Aiglepierre en virages verglacés. Des congères arrêtaient par endroits la progression du vélo qui chassait dans les ornières. Pauvre-Vieux était contraint, ou de traîner les pieds pour rétablir l'équilibre, ou de marcher à côté du cycle dont l'éclairage vacillait dans la nuit tombante. La bise soufflait, régulière et finissait par transpercer sa canadienne. Son visage buriné par mille intempéries se contactait sous les griffures du froid. La casquette enfoncée jusqu'aux oreilles et les épaules voûtées, le vieil homme regagnait sans hâte une

maison où personne ne l'attendait. Il avait parcouru le matin même les six kilomètres quotidiens, et ce soir il les refaisait en sens inverse. Dans sa musette accrochée au guidon, des gamelles s'entrechoquaient. Bien que ce fût Noël, pour lui cette soirée s'annonçait semblable aux autres ; avec peut-être en plus un surcroît de fatigue et un serrement au cœur.

A la sortie d'Aiglepierre, Pauvre-Vieux rejoignit la départementale 195. La route d'Arbois n'en finissait pas de charrier ses voitures bourrées de gosses excités, de cadeaux et de victuailles. La chaussée dégagée de sa neige dissoute par le sel, ne les contraignaient pas à ralentir, et c'est à bonne allure qu'elles happaient les kilomètres conduisant à Salins-les-Bains et aux Arssures. Aveuglé par les phares, Pauvre-Vieux bougonna :

- Saloperies de bagnoles ; un jour elles me passeront sur le buffet !

Tassées sous une carapace grisâtre, les vieilles maisons de Marnoz, glacées comme des biscuits, faisaient la moue et se pelotonnaient les unes contre les autres. Tels de gros moustiques muets emmitouflés d'hermine, les flocons qui s'étaient épaissis se détachaient sur le faisceau de lumière blanche des réverbères.

Pauvre-Vieux put enfin pédaler ferme. Il traversa Marnoz qu'il laissa sur sa gauche. Près de la Cartonnerie, la cascade de la Vache grondait dans le noir. La neige avait cessé de tomber. Il descendit de vélo. Devant lui la route à demi-effacée grimpait le long du flanc de la colline. Assez rapidement le village rapetissait et l'on ne distinguait plus qu'un squelette blême dessiné par les lampes de rues. Sur la droite, les rochers assombris par le crépuscule ressemblaient à un aigle sans tête, dont les ailes déployées maintenaient Pretin terré au fond de la vallée.

Et Pauvre-Vieux rêva d'enfants qui l'attendraient sur le pas de sa porte ; des gosses réjouis qui lui sauteraient

au cou, en frottant leur petit museau contre ses joues froides et rugueuses, et qui lui demanderaient :

*-Grand-Père, qu'as-tu vu aujourd'hui dans la forêt ?
Raconte ! Mais tu as la goutte au nez.*

Le vieil homme passa un revers de manche sur son front. Là-bas, au-dessus de la grimpée, derrière le bosquet d'épicéas, le vent hurlait. Une vieille ferme désaffectée et prêtée par commisération lui servait de logis. Pas d'électricité, un chauffage insuffisant. Les soirs où le pétrole manquait, il allumait des tronçons de chandelles humides. Lorsqu'une bourrasque s'engouffrait dans la cheminée pour éteindre son mince feu de bois, il se couvrait les épaules avec un dessus de lit ajouré par les souris. Jamais le moindre geste de révolte. Les yeux secs il regardait ses jours glisser vers la mort.

Chaque matin en ouvrant ses volets, il ne voyait que des tombes et les neuf cyprès qui masquaient l'église. Le champ du repos entouré d'une murette s'étalait à une

toise de sa fenêtre. Depuis quelques mois, Pauvre-Vieux rognait sur son salaire : tant pour le cercueil, tant pour les pompes funèbres, tant pour le curé... A défaut d'avoir bien vécu, mourrons décemment !

Les croix verglacées qui dépassaient du mur sacralisaient le lent dépérissement du jour et du paysage. L'air et le froid avaient comme une odeur de suie. Pauvre-Vieux amorça le dernier virage. Le souffle court et les jambes sciées par la montée, il fit un pas, deux pas, puis il s'arrêta, une main sur le cœur :

-Bon sang !

Sa cheminée fumait et des rais de lumière jaillissaient des volets disjoints.

-Manquait plus que ça !

Il laissa tomber son vélo, s'élança en titubant sur les derniers vingt mètres qui le séparaient de la porte en

plein bois jamais fermée à clef qu'il ouvrit d'un coup de botte.

-Ça alors !

Il se cramponna au chambranle, tant sa pauvre carcasse tremblait d'émotion. Dans la petite cuisine basse aux murs plâtrés grossièrement, quelqu'un avait en son absence dressé la table, y avait placé un candélabre de trois chandelles en cire jaune et disposé un véritable menu... Le feu allumé dans le poêle requinqué pour l'occasion crépitait comme jamais... Dans un coin de la cuisine, une branche d'épicéa retenait une douzaine de papillotes multicolores.

-Qui est-ce qui m'a apporté tout ça ?

La joie et la tendresse étouffées depuis des années remontèrent dans sa poitrine. Une larme glissa sur sa joue ridée par la bise des forêts. En hâte il sortit un gros mouchoir froissé de sa poche.

-Je m'en vais quand même pas chialer ?...

Soudain il aperçut son verre, d'ailleurs scintillant de propreté :

-Tiens ! Je n'me suis pas encore mis à table qu'il est déjà plein...Eh bin tant pis ! Fallait pas l'remplir !

Il en descendit une bonne lampée, puis deux, puis trois :

-Hou ! C'est du Macvin. Il a un d'ces goûts de jaune !...Au moins cinq ans de bouteille !...En plus ça vous donnerait de l'appétit ! A table !

Il ferma le poing, l'approcha de ses lèvres pour simuler un cliron et sonna l'air de la soupe. Mais tout à coup un bruit inhabituel le fit se retourner. L'horloge comtoise, exactement à l'heure, dodelinait de son balancier de cuivre rose. Quelqu'un l'avait graissée, astiquée, remontée et elle pontifiait là dans son coin, rengorgée comme une douairière.

-Elle est belle, s'exclama Pauvre-Vieux. Elle a pas souvent marché. J'suis une vieille bête. Sûr qu'elle m'aurait engueulé, l'Estelle, si elle avait su que je maltraite sa pendule !

Sans plus tarder Pauvre-Vieux commença son réveillon. Un réveillon digne d'un Franc-Comtois : terrine de marcassin, truite aux noisettes, coq au vin jaune, salade de laitue avec des petits cubes de gruyère, une énorme portion de vacherin du Mont d'Or, une pleine soupière de noix et, empilés sur une tôle à tarte, des losanges de sablé de gaudes. Le vieil homme commença à manger en prenant soin d'en garder pour demain... La lumière rougeoyante des chandelles reluisait sur son crâne et dorait la couronne de ses cheveux gris. Le moindre objet posé sur la table projetait son ombre démesurée sur le plâtre des murs. Une bonne odeur de chêne brûlé montait du poêle qui ronflait.

-C'est pas l'tout, mais ça donne soif...

Une bouteille basse et crottée trônait au centre de la table.

-Qu'est-ce que c'est que cette chopine ? Tiens, elle est déjà débouchée !

Il s'en empara.

-C'est un clavelin, ça serait quand même pas du...

Minutieusement il gratta la bouteille culotée avec son canif.

*-Châ...teau...Cha...lon...dix...neuf...cent...qua...Quoi ?
1947 !*

Il leva les bras au ciel :

-Alors là, non, vous exagérez ! 1947, c'est de la folie !

D'un geste lent il ôta le bouchon ciré. Une senteur de noix s'éleva aussitôt du goulot.

-A ta santé Estelle !

Puis, se ravisant :

-Oh ! Pardon, ma petiote femme, c'est vrai que là où tu es...

Ah ! Pauvre-Vieux se souviendrait toujours de ce vendredi de Juin 1936. Son père lui avait dit :

-Louis, cet après-midi je te donne quartier libre. Les foins sont rentrés, prends du bon temps !

-Merci, p'pa ! Je vais en profiter pour aller voir la tante Adelphine.

-Tiens ! C'est une idée. Je compte sur elle pour la moisson, relance-la ! Eh !...Tu feras quand même la bise à ta cousine...Elle te mangera pas...

-Peuh ! L'Estelle ? C'est une gamine...

Après un clin d'œil au père qui le regardait, le menton appuyé sur ses mains posées au bout du manche de fourche ; le Louis avait amorcé les six kilomètres de grimpette menant à Saint-Nicolas-le-Haut.

Un vent chaud gonflé de fenaïson, les trois verres de Poulsard bus au repas de midi, la joie d'un peu de liberté ; il n'en fallait pas plus pour le griser. La cervelle échauffée par un sang trop riche, il beugla tout un répertoire de chansons gaillardes qui intriguèrent un temps les vaches de la commune.

A la ferme des Deux-Chênes : pas de tante Adelphine. Obstiné, le Louis s'escrimait à secouer le ticlet de la porte, lorsqu'une voix aiguë retentit dans la cuisine :

-Voilà, voilà, j'arrive, c'est pas la peine de démonter la serrure !

Une jeune fille creva le seuil de la porte. Dieu ! La mignonne...De longs cheveux noirs, une frange sur le front et un petit nez si hardi ! Attisés par une lueur de

provocation, ses yeux noisette pétillaient d'amusement. Le Louis en était resté idiot. Il eut honte de son pantalon trop court qui lui donnait l'air de revenir d'une pêche aux grenouilles. Les poings sur les poches il bredouilla :

-Tu...Vous êtes ma cousine Estelle ?

-Bien sûr, nigaud ! Tu n'te rappelles plus de moi ? On s'est vus il y a trois ans pour la Saint-Michel avant que je parte chez ma tante d'Alsace jusqu'au mois dernier !...

La fille fusa d'un éclat de rire qui vous éclabousse de vie. Le Louis se souvenait bien de l'Estelle ; c'était à l'époque une gamine de treize ans, toute plate et sale comme une soue à cochons. Sapristi, vingt noms le changement ! Il n'avait jamais estimé le temps nécessaire à une poitrine pour gonfler et diaboliser un corsage ! L'Estelle savourait le trouble de son cousin. Elle mit ses mains derrière le dos, cambra plus les seins et soupira, faussement irritée :

-Tu as peur de moi ? Tu as peur de m'embrasser ? Tu as peur de me toucher ?

Electrisé par cet appel inespéré, le Louis s'était jeté sur l'Estelle et la serrait, embrassant avec frénésie ses cheveux, son front lisse et parfumé, sa gorge, puis ses lèvres roses et sucrées. Déjà ses mains flattaient les hanches solides et rondes sous la jupe. Affolé soudain par un frisson qui aiguillonnaient ses reins, il haleta :

-L'oncle, où il est ?

-Aux foins jusqu'à ce soir ?

-La tante ?

-Aussi !

Alors viens !

La chambre de l'Estelle sentait bon le narcisse. Un gros bouquet débordait de la table de nuit. Mais le Louis ne vit rien d'autre qu'un corps chaud et tendu qu'il fit longtemps gémir de plaisir.

Ces retrouvailles goulues dans la même intimité vorace se renouvelèrent tant que la fille devint grosse. L'oncle des Deux-Chênes le prit fort mal. On rencontre souvent à la campagne cette sorte d'orgueil ridicule car il ne repose sur rien de justifiable. Rien ; ou presque. Un jour le chef de famille s'aperçoit qu'il possède dix vaches de plus que les voisins, ou cinquante ares de vigne de plus ; et la fierté lui tombe dessus telle une maladie mentale :

-Mes gars, vous pouvez vous redresser ! Vous les filles, pas question de causer avec les commis, on ne mélange pas les torchons avec les serviettes !

Ce principe humanitaire des emblavures, l'oncle Sosthène l'asséna au Louis quand il vint demander la main de l'Estelle.

-...mais je suis bien obligé de t'accorder, ma gueuse, sacré corniaud, après ce que vous avez fait ensemble !
-Ecoutez, l'oncle, je suis d'la terre moi aussi...

-Ah ! Parlons-en. Si ton va-nu-pieds de père n'avait pas épousé ma sœur, il aurait pas grand-chose aujourd'hui. T'es un fils de moins que rien !

Fouaillé par l'insulte, le Louis répliqua en montrant le poing :

-Vous n'êtes rien qu'un crapaud de bénitier qui rince la dalle aux curés et qui crache sur l'Evangile !

-Insolent ! Je vais t'en donner du crapaud de bénitier, moi !

L'oncle Sosthène se rua sur son neveu et lui donna des coups de sabots dans les jambes. Puis, saisissant sa fille par les cheveux, il la jeta dans la cour d'une bourrade qui l'envoya heurter l'auge en pierre.

-Tiens, va la ramasser ta traînée et fiche-moi l'camp avec ; je ne veux plus vous voir sous mon toit !

Lorsqu'elle parvint à se relever, l'Estelle hurlait de douleur, les mains plaquées contre son ventre meurtri.

Le soir même elle accouchait prématurément d'un enfant mort-né. A partir de ce jour sa raison chancela peu à peu. Puis la guerre survint. La ferme du Louis fut détruite par un incendie. Enfin, une matinée de Juin 1942 on repêcha le corps de l'Estelle d'un étang voisin. Elle venait d'avoir vingt-deux ans.

A la Libération, le Louis rentra dans un village où il ne retrouva plus, ni femme, ni maison, ni travail. Malgré les supplications de son père vivant comme un clochard, il s'enfuit du canton et s'embaucha dans le département voisin comme ouvrier forestier sur les bois du Défend, une forêt située aux environs d'Aiglepierre. Toujours éclaircir les taillis, défricher, entretenir les laies d'exploitation, faucher les accrus des fossés ; le Louis ne sentait plus ses bras endoloris par le faucard et le croissant. Il apprit à connaître la forêt sous son aspect tangible, terre-à-terre. Foin de la poésie ! Il s'agissait d'empoigner la faux, de bien la tenir et d'attaquer au ras du sol. Les ronces et les baguettes de noisetier étaient roides le long des fossés.

Des années de travail pénible avaient fait de lui un tâcheron sans amour et sans joie. Être un gueux, ce n'est pas tant s'éreinter sur la terre des autres ; être un gueux, c'est rentrer le soir dans une maison trop silencieuse avec des idées de suicide. Etre un gueux, c'est se sustenter du même plat inlassablement réchauffé, alors que chez les voisins l'on devine des bruits d'assiettes et de bouteilles, des voix de femmes heureuses, des cris d'enfants...

Aigri par la solitude, le Louis n'adressa plus la parole aux gens du village. Ces derniers, au fil des ans, ne dirent plus que « *Pauvre-Vieux* » en parlant de lui. Quand arriva l'âge de la retraite, le propriétaire du Défend lui proposa de continuer à l'employer, moyennant un salaire inférieur aux précédents :

-Vous comprenez, à votre âge vous ne pouvez plus faire le travail d'un jeune...

Pauvre-Vieux accepta.

-Ca n'fait rien pour une surprise, c'est une surprise ! Je me demande qui a bien pu me jouer un bon tour pareil ? Allez ! Encore un p'tit verre !

Pauvre vieux ne s'était pas aperçu que de petits verres en petits verres le clavelin s'était vidé. Il fut étonné de n'en voir plus sortir qu'une dernière goutte.

-J'ai déjà bu tout ça ?... Bin dis donc, sacré pied de vigne !

Soudain l'horloge se mit en branle, mais cette fois-ci d'un tintement clair et décidé. Pauvre-Vieux sursauta :

-Onze heures ? Oh ! Mais j'ai envie d'aller me coucher !

Puis, les sourcils foncés, se creusant la tête soudainement à la recherche de quelque chose dont il

avait du mal à se souvenir ; quelque chose forcément du bon temps passé depuis longtemps :

-Ça y est ! J'm'en vais aller à la messe de Minuit ! Oui, parfaitement !

Il se leva de table.

-Tiens, mais voilà que l'plancher s'enfonce... Oh ! Tu veux que j'te dise, vieux, t'es pas loin bourré !

Avec l'appréhension d'un qui n'a pas le pied marin, il se hasarda vers sa chambre. S'ensuivirent : longue plainte de porte d'armoire, dégringolade de godasses sur le plancher et assortiment de jurons adaptés à la circonstance :

-Bordel de zouave, l'avouè qu'il est ce falzar ?

Très échauffé, Pauvre-Vieux ressortit de la pièce, satisfait de son costume marron. Bien sûr, il y avait cette odeur de naphtaline à vous momifier une mite à

quinze pas, et puis, ça et là sur les manches de la veste en velours, deux ou trois grignotis de rats somme toute pas fort respectueux de la garde-robe d'autrui.

Lorsqu'il se retrouva dehors, les fidèles montaient du village. Des voitures aux toits recouverts de neige stationnaient jusque devant sa porte. L'harmonium attaquait déjà son entrée et une bonne joie s'épanouissait en accords paisibles.

Pauvre-Vieux aspira de longues bouffées d'air glacé. Son costume le serrait d'un peu partout et la rougeur de sa trogne n'avait rien à envier aux Commandeurs des Nobles Vins du Jura et Gruyère de Comté surpris en plein chapitre ! Avant de se diriger vers l'église, il hésita entre deux itinéraires possibles. Ou bien descendre le chemin et gravir les dix-huit marches menant au portail, ou bien... Eh ! Oui : escalader le mur du cimetière ; même pas quatre-vingt de haut. Il opta pour cette solution qui, compte tenu de son état, ne fut pas d'une sagesse de Templier à jeun. Hélas ! C'était mésestimer ce foutu sucre glace qui recouvrait la pierre.

L'assise sur le fait du mur fut facile, quoique d'un lyrisme douteux, mais l'atterrissage surpassa de haut les pitreries du cirque Pinder : Pauvre-Vieux, comme tiré par un bras satanique sortit de la terre du cimetière, retomba, dans un bruit de verre cassé, du côté d'où il était monté, et chut misérablement sur une tombe, une énorme couronne mortuaire verglacée entre les jambes...

-Si c'est pas une honte de faire le clown dans un endroit pareil ! Allez, lève-te ivrogne ! Je parie que tu as réveillé le locataire...

Puis, à l'adresse du mort :

-Eh !— Oh ! Rien de cassé ?

Pas de réponse. Béat, Pauvre-Vieux jugeant l'incident clos se releva, épousseta son pantalon à l'aide d'un bouquet de fleurs artificielles, dispersa les débris de vase et s'en fut au hasard vers le fond du cimetière, avec

sur les lèvres un petit air sournoisement « salle de garde ».

Les cloches n'en finissaient pas de sonner lorsqu'il trouva la sortie du cimetière. Restait trois marches à descendre.

-Surtout, attention corniaud, casse-toi pas la gueule ici on va se foutre de toi !

Les paroissiens qui discutaient près du porche furent renversés de voir Pauvre-Vieux pénétrer dans l'église ; un Pauvre-Vieux inhabituel ; sans casquette, avec un crâne pointu et des petits yeux rieurs. On entendit des voix annonçant en écho :

-C'est le Louis Meunier ! C'est le Louis Meunier !...

Depuis trente ans personne ne l'appelait plus par son nom. L'un des fidèles lui demanda :

-Alors, on a bien réveillé ?

Des sourires entendus l'intriguèrent.

-Eh bien ! Pensa-t-il les yeux malicieux, ils y seraient pour quelque chose dans la surprise que ça ne m'étonnerait pas...

D'instinct la foule s'écarta. Le Louis retrouva sa place ; le tout premier banc à gauche en face du lutrin. Il n'avait pas remis les pieds dans une église depuis une bonne quarantaine d'années.

A part des « *ma foi oui !* » hors de propos, il se tint à peu près correctement durant la Messe. Le célébrant était ce curé blond bas sur pattes qui officiait jadis à Saint-Nicolas-le-Haut. Il portait maintenant des moustaches grises.

-Ah ! T'as vieilli aussi petiot nabot, pensa le Louis.

Mais soudain, juste avant minuit, tout le monde s'assit. Seul le Louis Meunier demeura debout, beaucoup trop ému par la grâce de Noël qui, décidément, n'en finissait

pas de lui flamber le chef. Inquiété par des toussotements opiniâtres qui s'élevaient autour de lui, il se retourna, ahuri ; des têtes l'encourageaient d'un coup de menton, mais à quoi ?

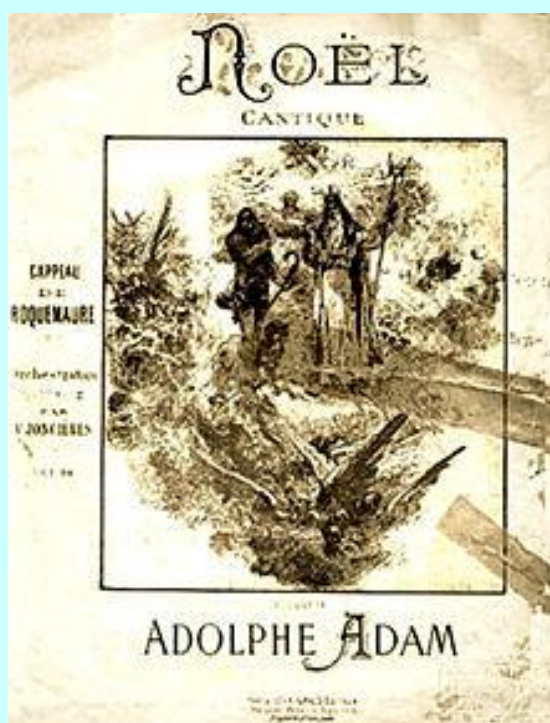
Confondant Nativité et Pentecôte dans un même élan de mansuétude, le Saint-Esprit souffla sur le crâne du vieil homme et il comprit enfin. De sa voix un peu fausse et éraillée – car il n'avait plus l'habitude – il entonna et chanta tout du long le *Minuit Chrétiens*, comme avant, comme par les temps très lointains où, à cause de sa belle et forte voix, cet office de chanter le *Minuit Chrétiens* lui était dévolu, ici mais bien ailleurs aussi tant sa réputation était régionale. Réputation que les plus vieux paroissiens de ce soir n'avaient pas oubliée...

Mais il entonna et chanta tout du long cette fois-ci un *Minuit Chrétiens* dans un tempo passablement progressiste, en répandant autour de lui une forte exhalaison de fût débondé...

C'est ainsi que très longtemps après, dans le pays l'on
reparla de ce *Minuit Chrétien au Vin jaune* !

*Malgré certains noms de lieux réels, cette histoire et ses personnages
appartiennent à la fiction.*

Cette nouvelle est parue en Janvier 1978 dans l'Almanach du Pays
Comtois, Editions REPP de Lure (Haute-Saône).

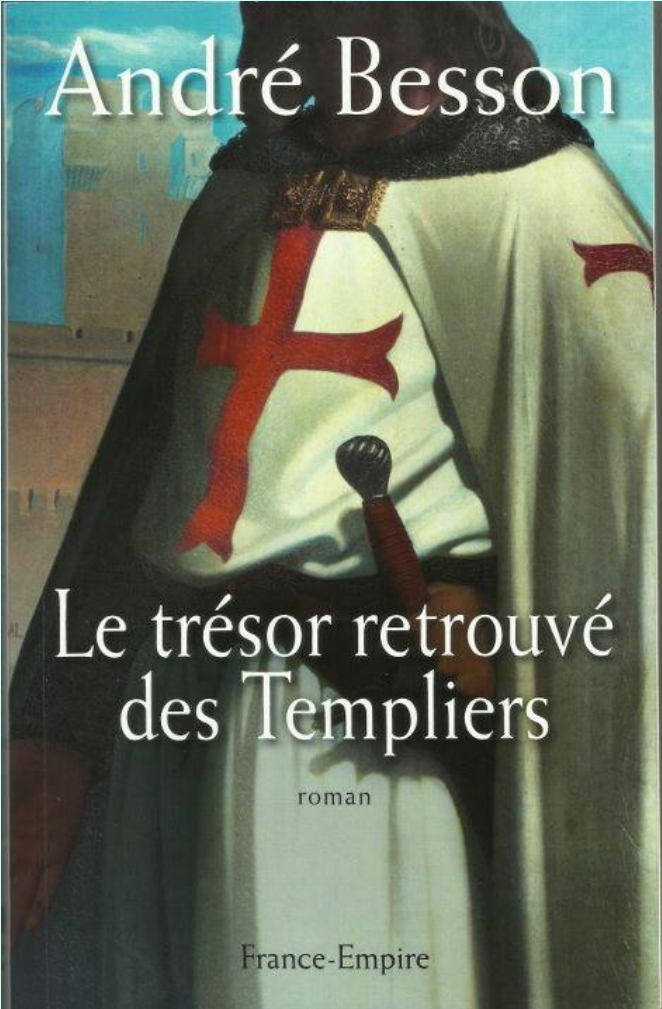


Minuit, chrétiens est un cantique de Noël sur un texte écrit aux alentours de 1843 par Placide Cappeau et mis en musique par Adolphe Adam en 1847.

À l'origine composé pour soprano et clavier (piano, orgue ou harmonium), *Minuit, chrétiens* est souvent chanté par un baryton ou un ténor solo accompagné à l'orgue lors de la deuxième messe de Noël célébrée traditionnellement le 24 décembre à minuit. De nombreuses transcriptions de ce cantique ont été réalisées pour les formations les plus variées, de la simple adaptation pour instrument solo à l'orchestration symphonique avec grand chœur et orgue.

La version anglaise s'intitule *O Holy Night*.

(Sources ; Wikipédia)



André Besson

Le trésor retrouvé
des Templiers

roman

France-Empire

Le Trésor retrouvé des Templiers » France-Empire - 2011 - 19 €

UN TRÉSOR POUR NOËL...

De Georges Simenon à André Besson, sans sourcilier. Quelques années au loin de la moindre lecture d'un roman, à l'issue longue de ma découverte entière des 27 volumes de l'Intégrale Simenon. Et quelques décennies sans m'être délecté du moindre Besson.

Or, un exemplaire du «**Trésor retrouvé des Templiers**»* d'**André Besson** m'interpelle ce tôt matin de Noël 2011. Dedicacé par l'auteur à la demande de ma nièce Patricia (Sampans, Jura). Etonnement de ma part : je trouve la dédicace très amicale. Une ombre s'insinue et distrait mes yeux du message manuscrit : je ne mérite pas une telle attention d'André Besson – ou bien alors le don de médium de son personnage principal, Jean de Belmont, l'a gratifié de quelque flash révélant la conversion de ma vie...

La forme, de ce nouveau roman du prolix et fort éclectique écrivain dolois sans frontière, est donc magistrale et rodée comme celle d'un titre sortant de la machine à écrire encore fumante du père de Maigret.

Le fond joue d'une palette de stratégies imparables : Histoire, ésotérisme, EFM (Expériences aux Frontières de la Mort), faits divers sanglants, régionalisme, suspense... Ce fond dégaine aussi le magnétisme du polar : tout dissuade le lecteur de poser le livre – hormis, bien sûr, certains cas de force majeure – avant de s'immobiliser à la deux-cent-trente-cinquième et dernière page, à bout portant saisi par une chute inattendue.

Premier zoom concernant les Templiers : j'ai surfé littéralement durant quelques années entre et sur leurs mystères. « *Les Templiers sont parmi nous* » Gérard de Sède ; « *Jésus ou le mortel Secret des Templiers* » Robert Ambelain ; « *Le Livre d'Iram* », « *La Clé d'Iram* » et « *Le Second Messie* » : la fameuse trilogie de Christofer Knight & Robert Lomas... Pour ne citer que les ouvrages majeurs sur l'affaire. Il me souvient également de mes rencontres, de mes échanges avec deux frères des Hauts Grades, sans compter quelques mois passés dans l'entourage de l'un d'entre eux. Avec « *Le Trésor retrouvé des Templiers* », l'on m'offrait un fameux dessert littéraire de Noël !

Second zoom : les NDE (Near Death Experiences) ou EPH (Expériences aux Frontières de la Mort). Après les études des Dr Robert Moody, Dr Elisabeth Kübler-Ross, Dr Melvin Morse, Dr. Jean-Jacques Charbonnier ; j'ai relu le mois dernier – et pour la 4^{ème} fois : « *Derrière les portes de la Lumière* » (Dr. Maurice Rawlings). Ajoutons la super médiatique « *Voie express pour le Paradis* » (Ned Dougherty) et je me retrouve « aux anges » pour un second motif en compagnie de Jean de Belmont.

Les deux derniers titres cités étant parus au Jardin des Livres, je reviens au tout début du livre d'André Besson : le reporter-journaliste Jean de Belmont, lorsqu'il est l'heureux choisi d'une Expérience aux Frontières de la Mort, me fait penser à un autre journaliste, celui-là bien en chair, en écriture, en radio, en vidéos : Pierre Jovanovic. Sa fulgurante réussite au Jardin des Livres, il la doit à l'intervention d'un ange qui l'a empêché d'être abattu d'une balle tirée dans le pare-brise de sa voiture...En première et fulgurante instance il rédige une somme sur les anges-gardiens, pour arriver à ce que la critique salue comme son chef-d'œuvre : « *Notre-Dame de l'Apocalypse* » (bien évidemment il continue à produire des best-sellers). Une parenthèse pour les visiteurs de mon Facebook - sur lequel paraîtra ce vibrant message à André Besson : la Directrice du Jardin des Livres, Marie-Hélène Kervarec, honore ma galerie photos.

Décidément ce « **Trésor retrouvé des Templiers** » n'en finissait pas de me surprendre.

Toutefois, la dernière pensée, très nostalgique et latente, que sa lecture m'inspire, souffle de la forêt de Chaux. Rappel de mes origines doloises – mes parents habitaient « rue du Val d'Amour ». Au bout de laquelle s'impose donc la seconde forêt de France, pour sa superficie.

Merci Monsieur Besson, et « chapeau bas ! »

Poligny (Jura). Mercredi 28 décembre 2011

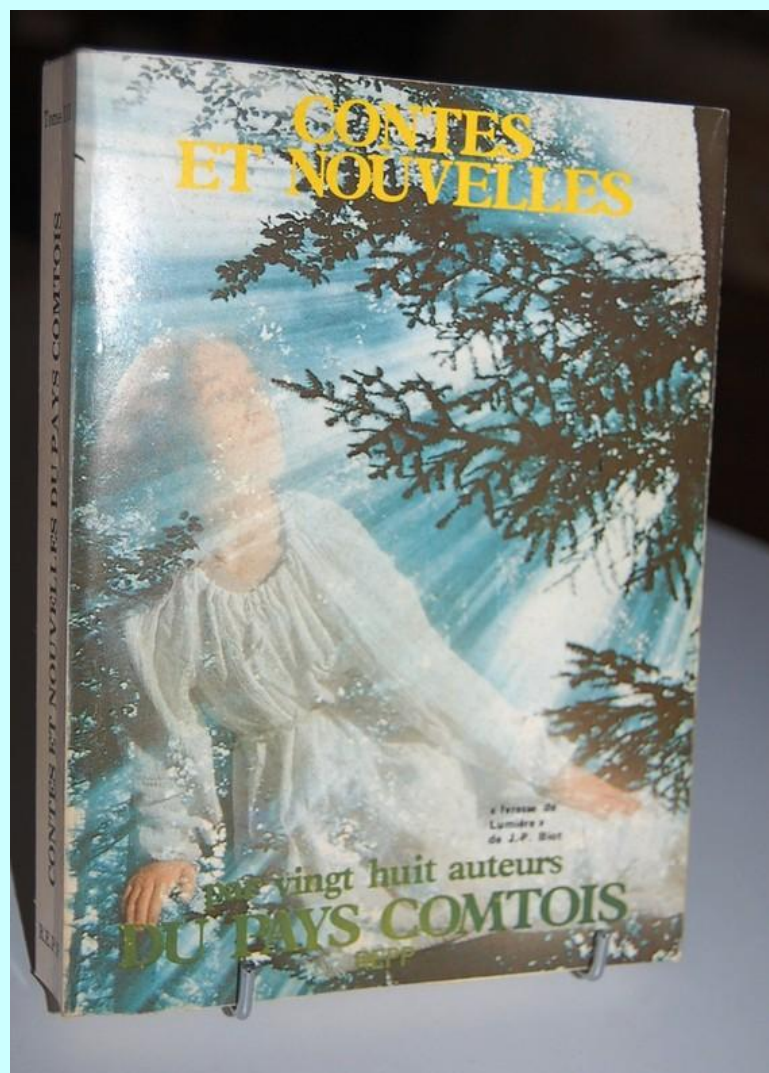
Don Albert-Jacques Guze
de la part de sa chère
Fatima

ce roman de mystère et de suspense

avec l'honneur amical
de Pierre

Judith

Joyeux Noël 2011



L'auteur de cet « Amour Alchimiste » fit ses débuts en collaborant trois années de suite (1977 à 1979 à l'Almanach Franc-Comtois et à l'anthologie « Contes et Nouvelles des auteurs du Pays comtois », édités par les Editions REPP de Lure (Haute-Saône).

AU PARADIS DES ANIMAUX

Petit- Caniche et grand Chien-Loup ne viendront plus,

le dimanche à midi,

Manger tous les os de poulet

que je leur déposais dans l'herbe

En face de la porte vitrée de ma cuisine.

Le grand chien loup je l'avais surnommé

« *Rantanplan* »

Je le trouvais parfois bien con

de m'aboyer si long et sans raison.

Petit-Caniche ne disait rien suivait le museau un peu bas

Le grand Chien-Loup qui l'emmenait tous les matins

dans le petit quartier.

Tous les matins en tricotant des pattes au milieu du trottoir.

Voyons, Petit-Caniche, voyons, tout grand Chien-Loup

Mais quel âge aviez-vous voici neuf ans quand je suis arrivé ?

**Petit- Caniche et grand Chien-Loup ne viendront plus,
le dimanche à midi,
Manger tous les os de poulet
que je leur déposais dans l'herbe
En face de la porte vitrée de ma cuisine du Clos-Morlot.**

Dijon, rue André Brulet, Été 2009.

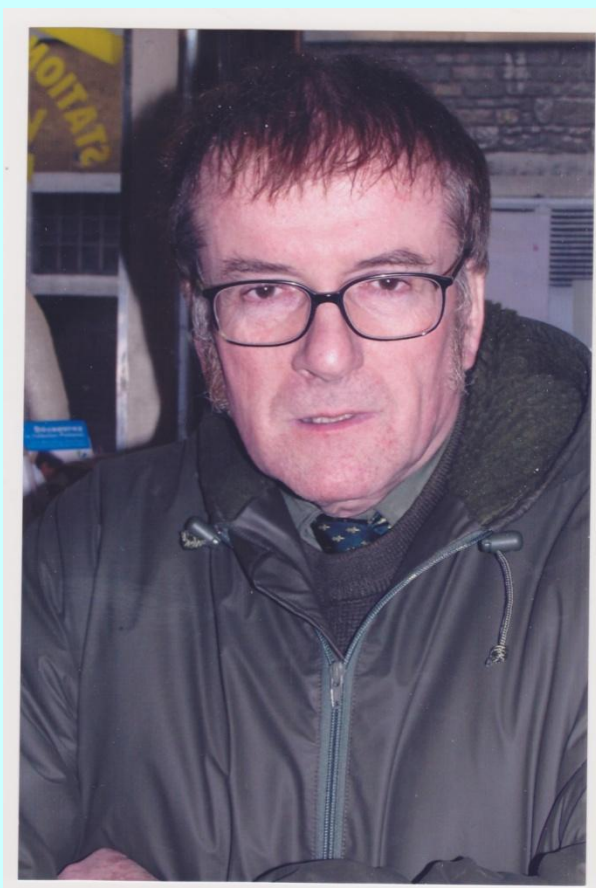
L'HIVER

**S'il est une saison qui arrête le temps
C'est l'Hiver, quand il a sans un bruit, le matin,
Tiré sournoisement un drap blanc cristallin
Sur les rues et les toits, les forêts et les champs.**

**Le monde ralentit en un recueillement.
Des oiseaux angoissés errent dans le lointain.
Une voiture ébauche un sillage incertain.
Mais le silence veille au village dolent.**

**Le clocher confondu murmure avec lenteur
Quelques pul-sa-ti-ons qui fâchent Février,
Pour rappeler à son fatidique labeur**

**L'invisible Horloger dans son Eternité.
Il faut pa-ti-en-ter, attendre les huit heures,
Le tapage ébloui des petits écoliers.**



**L'auteur en Novembre 2010
(Poligny, Jura, Studios Prévost)**

LA FERVEUR DE L'HIVER

Avez-vous remarqué

-dans le blanc lumineux de l'hiver-

Que la neige vous invite à l'Autre Dimension ?

Regardez ! Tout est blanc

et même ce qui échappe au blanc

Vous paraît transformé...

C'est le blanc du dehors appelant dans vos cœurs

-dans vos âmes-

Le blanc de l'Autre Dimension.

Tout s'arrête sur la terre, la terre s'est recueillie,

Et vous vous arrêtez sur le blanc de la rue de l'hiver.

La ferveur de l'hiver vous arrête.

**L'air, les sons, les odeurs, les clartés et les ombres
sonnent et résonnent dedans un autre ton.
Le Dieu caché vous parle aux yeux du cœur.
Le Dieu caché en terre des hommes.
Il se révèle à ceux qui ont des yeux désirant voir.
Si vous vous arrêtez dans le blanc lumineux de l'hiver
Il est des mots écrits pour vous
Que vous verrez venant du Dieu caché en terre des hommes.**

LES HEURES LENTES

Et lentement la saison glisse.

Après le voile rouillé des feuilles,

Un manteau d'hermine glacé

recouvrira la terre.

Les heures ralentiront

-surtout durant les nuits qui sembleront figées parfois-

L'hiver rapetisse l'univers.

Tout se recroqueville.

C'est le temps de rentrer en soi

Comme l'on rentre chez soi

Méditatif au coin du feu.

**Tout prend une autre dimension
lorsqu'au dehors tout s'est tu.
La terre s'en va se reposant.
Fin d'année heureuse et sereine
Bonnes gens !**

Hiver 1987.

LE TRÈSOR SILENCIEUX

Certes toute aide, de quelque sorte qu'elle soit, tout secours apporté à son semblable, tout « charisme » reconnu – même s'ils sont relevés par une consécration médiatique faisant la gloire de leurs auteurs – toutes ces actions produites au su et au vu des autres sont très utiles, très louables puisqu'elles partent au secours des souffrances de l'humanité ; nous ne sommes pas là pour juger de la nature des motivations réelles qui ont inspiré leurs auteurs. Lire toutefois les propos lucides que nous assène Antony de Mello dans son livre *Quand la Conscience s'éveille* (Editions Albin Michel), au chapitre « La mascarade de la charité ». Le « ne pas juger » est

toujours valable, mais après analyse approfondie de ce que nous voyons se réaliser autour de nous, souvent convient-il de se taire devant les belles actions intéressées sans toutefois refuser de proposer – forcément dans le secret – d'autres modalités d'aide au prochain. Des modalités dont personne ne parlera mais qui porteront autant leurs fruits que celles déballées sur la place publique.

Je veux parler de la prière. Faces aux sceptiques déclarés, je sortirai ma panoplie traditionnelle d'arguments terre-à-terre. Concernant Dieu : le fait de ne pas croire en Lui n'a aucune incidence sur son existence. Sur la réalité ou non de l'âme : vous n'avez jamais vu et vous ne verrez jamais le courant électrique. Branchez une rallonge électrique dans une prise murale, mettez des gants isolants, prenez une pince coupante également isolante, coupez la rallonge en deux, secouez le fil ainsi coupé et qui est relié à la prise : vous ne verrez jamais se répandre l'électricité par terre. Et les ondes qui animent la radio, la télévision, le téléphone et un tas d'autres appareils à

destinations diverses ? Peut-on enfermer les ondes dans une bouteille ? Et les rayons laser ? Toutefois l'on voit très bien l'action de ces facteurs invisibles sans jamais voir ces facteurs – puisqu'ils demeurent invisibles à l'œil nu.

Or, la pensée est un courant qui agit. Des expériences faites en laboratoire ont démontré que des personnes peuvent faire avancer une boule de billard sur un billard uniquement en se servant de la pensée. Les méfaits de la pensée, nous les connaissons par l'étude du processus qui engendre les maladies psychosomatiques : à force de redouter une maladie on finit par en attraper les symptômes... Mais j'avance tout de suite qu'à force de vouloir une guérison – c'est-à-dire en s'habituant à se penser et à se voir guéri – on guérit tout bonnement... Souhaiter du mal à quelqu'un – d'une façon haineuse et prolongée – peut effectivement attirer du mal sur la personne ciblée ; mais ce que la majorité des gens ignore c'est que, immanquablement, il y a un effet boomerang,

un choc en retour, et que l'on récolte toujours l'ivraie que l'on a semée dans le jardin du voisin. Et de cela, bien des auteurs en ont conscience et le font savoir aux lecteurs du monde entier. Aussi rendrai-je hommage au pays passant ordinairement pour être le plus matérialiste du monde, mais le pays qui a été pionnier dans le domaine de l'étude des NDE (Near Death Experiences) ou EFM (Expériences aux Frontières de la Mort) avec le Dr Raymond Moody ; ce pays qui a donné les inestimables auteurs de best-sellers qui aideront toujours l'humanité : Dr Joseph Murphy, Dr Wayne W. Dyer, Dr Melvin Morse ; ce pays qui m'apprend désormais à vivre et par là qui me ressuscite : l'Amérique. Et c'est ainsi que du pays le plus matérialiste du monde me parviennent les preuves de l'action effective de la prière.

Peu important les façons par lesquelles nous concrétisons cette prière. Peu important les cadres et les supports utilisés : formules, liturgies, contemplation en pleine nature, statues, chapelet, malla, etc... Ce qui compte est la foi et l'intention. La bonne volonté. La

sincérité absolue. LA foi aveugle dans le résultat. Toute prière est bonne à partir du moment où elle vient du cœur. Certes, réciter par devoir d'interminables prières en pensant à autre chose risque d'être inopérant. La meilleure des prières peut n'être qu'une pensée d'amour projetée vers un être pour lequel nous éprouvons une vive compassion. Mais le fait de prier fréquemment et durant toute une vie peut rallonger cette vie. Par ailleurs, la prière aide certaines personnes gravement malades. Je citerai à l'appui de cette révélation un extrait du chapitre 2 de *La Divine Connexion* du Dr. Melvin Morse (Editions Le Jardin des Livres, page 72) :

Il existe aujourd'hui plusieurs études extrêmement sérieuses qui prouvent l'efficacité de la prière. La plus connue d'entre elles a été réalisée dans les années quatre-vingt par Randolph Byrd, un cardiologue du San Francisco General Hospital. Cette étude, la toute première du genre sur les effets médicaux de la prière, a montré que les patients cardiaques pour qui on avait prié avaient guéri 10% plus vite, et mieux, que ceux pour

lesquels personne n'avait prié. Un total de 393 sujets fut utilisé pour cette analyse très controversée. L'observation de Byrd a été répétée en 1998 par d'autres médecins au Kansas City' Mid-America Heart Institute avec cette fois 990 patients. Leurs résultats sont presque les mêmes : ceux pour lesquels on avait prié ont guéri 11% plus vite. Une étude qui a été répliquée est difficile à nier, bien que les médecins qui aimeraient le faire soient très nombreux. Si la seule variable est la prière, alors celle-ci est donc un médicament, n'est-ce-pas ? On comprend alors que les médecins ne puissent pas, ou ne veuillent pas l'admettre puisque cela implique une guérison sans médicaments.

L'être humain possède en lui des facultés, des pouvoirs insoupçonnés qui peuvent – lorsqu'il en prend conscience – changer radicalement sa vie ; qui peuvent le guérir de toutes les formes d'angoisses – et même de la maladie – tout en le dotant d'un équilibre et d'une sérénité à toute épreuve.

Pour terminer, je citerai l'histoire particulièrement émouvante d'une prière faite avec amour par un brave homme brusquement emporté de compassion pour la souffrance de son prochain. Elle est relatée par Gloria Polo (*Gloria a frôlé l'enfer – Témoignage bouleversant de Gloria Polo*, Editions Résiac, 2007). Foudroyée par un orage, Gloria a vécu une expérience aux frontières de la mort. Une voix – la voix de « l'Etre de lumière » qui est tout amour pour les humains – lui dit :

« Tu vas retourner sur terre, je te donne une seconde chance ». Mais il précisa que ce n'était pas à cause des prières de ma famille. « Il est juste de leur part d'implorer pour toi. C'est grâce à l'intercession de tous ceux qui te sont étrangers et qui ont pleuré, prié et élevé leur cœur avec un profond amour pour toi ». Et je vis beaucoup de petites lumières s'allumer, telles des petites flammes d'amour. Je vis les gens qui priaient pour moi. Mais il y avait une flamme beaucoup plus grande, c'était celle qui donnait le plus de lumière, c'était

celle d'où émanait le plus d'amour. J'essayais de distinguer qui était cette personne. L'Etre de lumière me dit : « Celui qui t'aime tant ne te connaît pas ». Il m'expliqua que cet homme avait vu une coupure de presse de la veille. C'était un pauvre paysan qui habitait au pied de la Sierra Nevada de Santa Marta (au nord de la Colombie). Ce pauvre homme était allé en ville acheter du sucre de canne. Le sucre avait été emballé dans un papier journal et il vit ma photo, toute brûlée que j'étais. Lorsque l'homme me vit ainsi, sans même avoir lu entièrement l'article, il tomba à genoux et commença à sangloter d'un profond amour. Et il dit : « Seigneur Dieu, ayez pitié de ma petite sœur. Seigneur, sauvez-la. Voyez, Seigneur, si vous sauvez ma petite sœur, je vous promets que j'irai en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Seigneur à Buga (dans le sud-ouest de la Colombie), mais je vous en prie, sauvez-la ! ». Imaginez ce pauvre homme, il ne se plaignait ni ne jurait d'être affamé, mais au lieu de cela il avait la capacité d'amour et il s'offrait de traverser toute une région pour quelqu'un qu'il ne connaissait même pas ! Et la voix me dit : « C'est cela aimer son prochain ! ».

NOSTALGIE BIBLIQUE

Bon sang !

Que j'aurais voulu rencontrer

Tamar,

Rahab,

Ruth et Bethsabée *

Pour quelques aventures bibliques

épicées...

La Science avisée de nos jours

visite et revisite les beaux livres d'images,

Fréquemment fausses.

Ainsi petit à petit

Nous apparaît le vrai Iéshoua'

Grandeur nature dans sa stature universelle

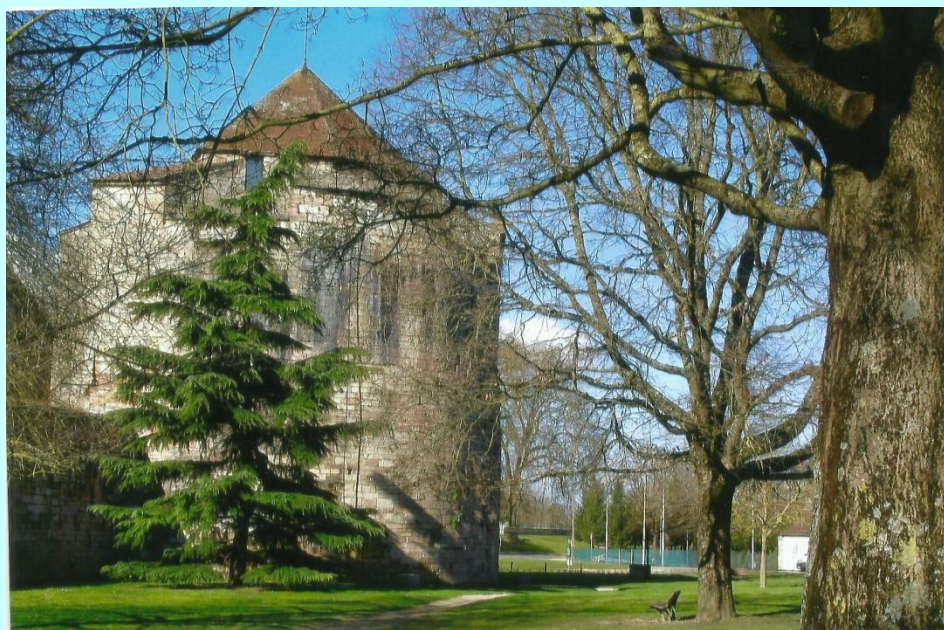
enfin crédible.

**Aussi petit à petit sera révélé
son authentique Evangile
Nettoyé, débarrassé, désinfecté
Des poisons cléricaux des faussaires séculaires ;
Pour un Noël d'amour et non plus de folklore ;
Et pour des Pâques printanières et non pas pour des clous
vinssent-ils de la prétendue vraie croix !
Afin que nous
les humains toujours créés
-à l'image du Grand Architecte de l'Univers-
Nous ne baissions plus la tête
Ni les bras-
ni le reste-
Devant tous les menteurs, les assassins, les génocides
ecclésiastiques...
Et comme Dieu est aussi créateur des rondeurs
Ah ! Bon sang !
Que j'aurais voulu rencontrer Tamar,
Rahab,
Ruth et Bethsabée !...**

**Genèse 38, Josué 2, Ruth 3, II Samuel 2.*



Bethsabée de Willem Drost (Source : Wikipédia)



NOSTALGIE D'EN-HAUT

**A l'ombre du château
Mon stylo porte beau.
Les fées de Février
Ne me font pas faux bond
Mais me font de l'effet.
A moi Dumitresco !
Et ah ! A moi Prévert !
On va faire à nous trois
Une orgie de mots drus,
Col-la-bo-ra-ti-on
inter-dimensionnelle :
Vous derrière le rideau
de la terre de misère,
Moi les yeux vers le haut
mais le derrière sur terre.**

Oui, je sais très chers maîtres
Que si je veux encore
Pondre et poser des mots,
C'est ici-bas céans
 que je dois perdurer
Sans être perturbé
Par qui ne voit pas plus
 que le haut de son...
Qu'une égérie du ciel
-en aube ou en dentelles-
Vrombisse ou bien volette
Autour de ma binette
 égrillarde et mortelle !

TU ARRIVES DE SI LOIN...

« Si l'on considère les préhominiens comme nos ancêtres, nous autres anthropologues faisons reculer dans le temps les origines de l'homme. Je rappelle que le mot « anthropologue » fut créé par l'anatomiste Paul Broca ; et que l'anthropologie se limite à l'histoire naturelle du genre humain ; c'est-à-dire à l'étude des hommes primitifs, à celle des principales races humaines disparues ou vivant actuellement, tout comme à celle de l'homme considéré en tant qu'individu morphophysio-psychologique, de sa naissance à sa mort.

Le préhominien, cet ancêtre commun au singe et à l'homme est un animal provinien découvert dans le Montana, sur la Purgatory Hill. Gros comme un rat, ce lémurien vivait il y a 70 millions d'années. Mammifère arboricole, il possédait, tout comme nous, cinq doigts distincts, un cerveau développé et une vision stéréoscopique. Cet être de transition va, durant 40 millions d'années, peupler l'Amérique et l'Europe. L'arbre généalogique s'est ensuite divisé en deux voici 30 millions d'années ; la première branche va donc donner la lignée des anthropoïdes végétariens (chimpanzés, gorilles, gibbons et orangs-outans). Dès les premiers millions d'années qui suivirent, dans la seconde branche, l'homme va se dégager laborieusement d'un animal omnivore et agressif possédant trente-deux dents (le singe en a trente-quatre).

Cet égyptopithèque ou priopithèque évolue sur un être plus grand : le ramopithèque.

Le ramopithèque, qui est de courte taille, quittera la forêt pour la savane. Il y a 15 millions d'années de cela. Sa main se libère, puisqu'il peut se dresser par moment sur ses pattes de derrière. Il s'en sert pour saisir un bâton, lancer des cailloux.

Apparaissent alors les australopithèques, 10 millions d'années après. Ils commencent à réfléchir puisqu'ils taillent les galets et s'en servent comme armes. Deux variétés d'australopithèques : l'australopithecus robustus et l'australopithecus africanus.

Le premier être à porter véritablement le nom d'homme n'est plus tout à fait un australopithèque. C'est presque un homo habilis mesurant 1,20 m. qui sait se tenir droit et marche sur ses deux jambes. Voici 3 millions d'années cet homo habilis vit en groupe, transportant dans des demeures provisoires (huttes faites de branchages) les animaux qu'il a tués pour les manger.

Et puis, il y a un million d'années, apparaît un être mi-singe, mi-homme, dénommé en 1891 « pithecantropus » par Eugène Dubois. On l'appellera désormais « homo erectus ». Il a une tête allongée, une capacité crânienne de 870 cm³. Il apprend à dompter le feu en se servant de brindilles allumées avec un silex. Il est déjà capable de fabriquer de magnifiques outils de travail en pierre. Ce préhominien a notre taille et notre poids.

Cet homo erectus préfigure la naissance de l'homme ».

(à suivre)

Andrew venait juste de poser le dernier point de son article destiné à la revue d'anthropologie à laquelle il collaborait depuis peu, que Djemila avait sonné fébrilement à sa porte ; qu'elle l'avait entraîné dans la chambre à coucher blanche de soleil et que, folle de rage amoureuse, elle le besognait, elle le dominait, elle lui

administrait en haletant un plaisir graduellement dosé dont aucune femme ne lui avait, même donné l'idée d'un avant-goût.

Djemila, malgré son expérience dans maints domaines, n'accusait que vingt-deux ans. Les cheveux frisés d'un noir de jais, la peau hâlée comme toutes les Algériennes, elle avait les cuisses rondes, les seins gonflés, tendus et arrogants comme la proue d'un navire à l'abordage. De taille moyenne, elle était un concentré de magnétisme érotique lancinant qui émouvait, conquérait, allumait, affolait et soulageait l'homme libre de quarante ans qu'était Andrew, idéaliste et obnubilé par la perfection en tout, comme le sont les vrais artistes en général, et plus particulièrement certains écrivains sensuels.

Djemila ! Sans crier gare elle avait fait sensation en arrivant dans la librairie où il dédicait, samedi dernier, son livre « L'Homme du Futur ». Toute moulée de noir, les cuisses comme enluminées par une mini-jupe couleur

d'or, la poitrine exposée bien haut sous un corsage tendu ; elle était accourue vers lui, comme aiguillonnée par les deux petits papillons verts qui butinaient de chaque côté de sa coiffure, également toute en rondeur.

-Bonjour Andrew ! Je vous ai vu hier soir aux actualités de vingt-heures. Je suis passionnée, à la fois d'anthropologie et de parapsychologie et... j'habite en face de chez vous, square Vitruve...

Elle disait cela posément, avec une maîtrise de femme sûre, habituée aux victoires sentimentales d'office. Elle changea toutefois de ton et poursuivit :

-Dès que vous êtes arrivé à Paris, j'ai remarqué votre démarche de conquérant méthodique, vos moustaches rousses à la gauloise, et votre regard d'alchimiste qui semble vouloir faire de l'or avec tout ce qu'il touche... Au fait, vous êtes grand, vous mesurez combien ? Au moins plus d'une toise !

Bien qu'il la dévorât des yeux et de partout depuis qu'elle avait fait irruption devant lui, Andrew n'avait pas trop détaillé ses yeux. Et soudain, il venait de les heurter, ses yeux, de plein fouet ; des yeux également noirs, mais d'un noir en feu. C'était cela, Djemila était une femme – une fille car il ne lui donnait pas vingt-deux ans et la croyait même mineure – en noir lumineux. Djemila était une femme de braises noires. Pendant d'extraordinaires minutes hors du temps, à mille contrées de la librairie, de ses ivres et de Paris, Andrew s'était repu des yeux de Djemila, de ses diaboliques rayons de lumière noire qui envoûtaient son esprit, son cœur et son sexe... Et le soir même de ce surprenant samedi d'octobre parisien, ils s'étaient retrouvés dans un seul appartement du square Vitruve, le sien. Un appartement d'homme riche de livres, de célibataire.

En nage et d'un désir bruyant, Djemila qui n'avait gardé que ses bas noirs – c'était son fantasme à lui – le dominait. Elle lui faisait l'amour. Elle lui avait imposé la

position chevauchante dite « à califourchon ». Il était allongé sur le dos, les jambes légèrement repliées. Son rôle était donc passif. Djemila, agenouillée à califourchon sur lui, s'octroyait le rôle actif. Elle soulevait et reposait alternativement les hanches. En même temps, elle pouvait effectuer des rotations de droite à gauche et de gauche à droite sur le bassin d'Andrew. Cette position donnant le rôle actif à la femme était très populaire dans les pays d'Asie. Elle avait l'avantage de laisser à la femme l'initiative des mouvements coïtaux. Et quel émerveillement érotique pour Andrew que de découvrir Djemila affolée de plaisir, penchée en arrière – ce qui donnait à ses seins prêts à éclater une provocation insoutenable. Et quelle ardente émotion que de voir monter le plaisir orgasmique sur son visage hâlé et crispé de jouissance !

Maîtresse experte en érotisme opérationnel, Djemila préférait cette position qui rendait profonde la pénétration du pénis et le mettait en contact avec le col de l'utérus. Pour éviter une pénétration trop avancée, elle

déterminait l'intensité des mouvements. Un judicieux dosage de ces mouvements de haut en bas et de bas en haut et d'avant en arrière, déclenchait une excitation atteignant le clitoris et l'ensemble du vagin. Le pénis attisait le col de l'utérus ; une excitation alternative particulièrement intense croissait vite chez Djemila. Quand elle s'inclinait en avant, son vagin prenait une position horizontale. Un mouvement d'avant du bassin lui faisait obtenir encore une autre excitation très forte au contact du pubis d'Andrew. Simultanément, une pression intervenait sur l'arrière du vagin. Andrew pouvait avoir un rôle actif du mouvement du bassin.

-Ah ! Djemila, je gémis là. Las Djemila ; qu'as-tu mis là ? Qu'ai-je donc mis là ?

La fille de braises noirs avait appris à Andrew de faire l'amour avec les mots parlés. A faire en sorte que les mots d'amour fassent même l'amour entre eux... Jamais deux êtres n'avaient partagé une telle complicité physique. Leurs yeux faisaient l'amour. Leurs cœurs

faisaient l'amour. Leurs esprits faisaient l'amour. Le plus occulte et le plus insondable de leurs âmes faisait l'amour... Faire l'amour ? Non pas en fait, non pas seulement C'était plutôt faire les amours. Andrew était expert en amour suggéré, en amour latent, en amour abstrait. Puis ses mains mimaient et concrétisaient, sur le corps de Djemila, l'évolution subtile de son désir. Andrew était l'alchimiste, et le corps de Djemila l'athanor (le foyer) où tout prenait feu.

Leurs parties d'amour, en général et sauf ce soir-là où Djemila avait exceptionnellement et furieusement brûlé les étapes, demandaient plusieurs heures. Plusieurs orgasmes consacraient de part et d'autre plusieurs appréhensions de l'amour physique. Mais toujours, c'est Djemila qui concluait ce jeu de fournaise par une apothéose ; Djemila qui se redressait, se dominait et dominait l'homme qui, Andrew qui, chevauché, gémissait là, imaginant tout à coup, ou plutôt se demandant de quelle façon ses ancêtres les préhominiens faisaient l'amour...

Et lorsque Djemila, repue d'orgasmes et le ventre chaud de la sève d'Andrew, se laissa tomber sur son torse ébloui de jouissance et sur sa bouche encore dévorante ; elle crut entendre cette curieuse prière haletant de supplication :

-Ma chérie, n'évolue plus !... Tu es née voici près de soixante-dix millions d'années... Oh ! Mon amour, tu es parfaite, n'évolue plus !... Reste comme ça, tu es sublime !... Arrête-toi, n'évolue plus !... Repose-toi sur moi : tu arrives de si loin !...

Dole (Jura) Été 1992.

ÂME QUI BIENTÔT VIVRA

**Toi qui demeures encore
dans les projets de Dieu,
Vois que je pense à toi
Depuis trois décennies !
J'ai fini le ménage,
le nettoyage,
le décapage,
le déchiquetage,
le recyclage
Des scories et des immondices
Qui décourageaient ta venue.**

Et par contrecoup je suis propre
Et propre à me domicilier
dans un pays serein extra-européen.
Encore deux, trois ou quatre vers amères
Et ça va rigoler au bout de mon plumier,
Et ça va dégainer du fond de la pétoire
de mon écritoire.

Oui le spectacle a déjà commencé,
Les personnages ne portant pas perruques
Et la pièce n'est pas écrite non plus par un
Théâtreux au Mérite à Bricole.
Est désormais prophète en son pays
Le promoteur de la bêtise ambiante.
Reste dans son pays celui
Dont on ne voulait pas ailleurs.

Le ménage est fait, dis-je.

**Valide est mon passeport,
De derniers cris sont mes bagages.**

**Je n'attends plus que celle
Qui te recevra, te portera.**

Jeudi 13 Février 2014

« L'Océan de Théosophie » - William Q. Judge.

Compagnie Théosophique

Loge Unie des Théosophes

11 bis, rue Keppler – 75116 Paris

Tél. : 01 47 20 42 87

theosophe@theosophie.fr

www.horizonstheosophiques.fr

ALCHIMIE DU MONDE NOUVEAU

Le monde actuel est dans l'athanor du Grand Alchimiste de l'Univers. Tout est à refondre et à remodeler. Le terrorisme des idées fausses et des commandements manipulateurs imposés par les dogmes chuinte dans les braises épuisées du grand Mensonge universel. En 1893 William Quan Judge le pressentait déjà :

« L'homme voit partout autour de lui les signes évidents que le mental de la race est en train de changer en s'élargissant, que les temps anciens du dogmatisme sont révolus, que 'l'âge de la recherche' est arrivé, que les questions se feront d'année en année plus pressantes et que les réponses devront satisfaire le mental au fur et à mesure de son développement. Il en sera ainsi jusqu'au jour où tout dogmatisme ayant enfin disparu la race sera prête à faire face à tous les problèmes, chaque homme pour lui-même, et chacun travaillant pour le bien de l'ensemble, et ceci se terminera par la réussite complète de ceux qui luttent pour dominer la brute ».

SOMMAIRE :

Préface.....	3
Dijon.....	6
Lettres à mes Lectrices, à mes Lecteurs.....	10
I am under arrest.....	21
Claire avant tout.....	26
Vaux-sur-Poligny.....	30
Chez le vétérinaire.....	38
Dédicace.....	39
Pharmacopée d'amour.....	40
Ton éphémère beauté.....	41
Petite sœur en Lettres.....	42
Printemps.....	46
Aux urgences.....	47
Levée d'écrou.....	48
Saint des seins.....	49
Comptine de tes yeux.....	50
Pour commencer.....	52
Le Dieu du cœur.....	54
Orgasme intégriste.....	56
L'Amour alchimiste.....	57
Le loup de Nounou.....	60
Etat des lieux.....	61
Cœur dans la nuit.....	62
L'Oracle.....	66
Naissance.....	67
Nouvelles sèves.....	69

L'Alchimie littéraire.....	70
Fable.....	72
Au bon Passé.....	73
Exil.....	77
Déraillement.....	80
Pas de deux.....	81
Message.....	83
Dans une autre Dimension.....	86
Désir textuel.....	88
Villers-les-Pots.....	90
Soubressaut.....	91
Luculus et Cuculus.....	92
Jouissance.....	95
Union morganatique.....	97
Les deux séquences qui suivent.....	99
La Réconciliation.....	101
Le Grand Monarque.....	111
Amours locales.....	118
Un Alchimiste de la able.....	119
Le Mâchon.....	123
6 Novembre.....	130
Anniversaire.....	133
Pour faire manger la Fée.....	135
Train à destination de toi.....	139
Un Noël au Vin jaune.....	142
Minuit Chrétiens.....	168
Un Trésor pou Noël.....	170
Au Paradis des animaux.....	177
L'Hiver.....	179
La Ferveur de l'Hiver.....	181

Les Heures lentes.....	183
Le Trésor silencieux.....	185
Nostalgie biblique.....	193
Nostalgie d'n-haut.....	197
Tu arrives de si loin.....	199
Ame qui bientôt vivra.....	210
Alchimie du Monde nouveau.....	213



Les publications numériques en ligne ou téléchargeables sont soumises au dépôt légal, selon le Code du patrimoine (art. L131-2, L132-2, L132-2-1 et R132-23-1). Cependant, à ce jour, il n'y a pas de dépôt à l'unité, leur collecte passe par le site web qui les diffuse. Ma demande de collecte de site web a bien été reçue par le service du Dépôt légal numérique de la Bibliothèque nationale de France. Comme mon site répond aux critères juridiques du dépôt légal de la BnF, il y est archivé.

Mise en ligne : 15 Août 2013

Albert-Marie GUYE
alias **Nicolas SYLVAIN (depuis 1977)**

www.albert-marie.be

www.nicolas-sylvain.jimdo.com

Facebook : Nicolas Sylvain.

Tél. : **06 73 10 53 42**

**(Tous les jours de 19h à 21h – heure
française).**